



LE MONDE

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 89 ★ Avril 1963 ★ 1 f.

GRÈVE GÉNÉRALE ILLIMITÉE! DE GAULLE A LA PORTE...



AVEC LES MINEURS en grève

MENACE SUR LES réfugiés espagnols

CHRONIQUE de Pouilly-la-Forêt

LES PARACHUTISTES

LE VÉRITABLE REFERENDUM

Editorial

L'information ?

Il est inutile de rappeler que la France se trouve être un des rares pays à posséder un Ministère de l'information, ce qui signifie censure, contrôle, main-mise, ingérence, arbitraire de la part du gouvernement sur tout ce qui se dit, s'imprime, s'étudie, se filme.

Certes, ledit gouvernement n'empêche pas les individus de se réunir, d'écrire, de lire, d'œuvrer artistiquement, mais dès que des hommes osent se dresser, témoigner,

penser, aller à contre-courant de la politique officielle, le gouvernement saisit, poursuit, interdit ou établit une conspiration du silence contre tout ce qui peut nuire à ses prérogatives, tout ce qui critique les séquelles sacro-saintes de l'Etat, police, armée, religion, tout ce qui prétend attaquer le désordre économique établi sur l'inégalité sociale et la propriété privée capitaliste, tout ce qui risque d'affaiblir le prestige stupide et le racisme, apanages d'une société en pleine décadence.

En s'appropriant la Radio et la Télévision, en supervisant l'agence France-press, en subventionnant les grands quotidiens, la classe dirigeante en France pouvait, à partir de ce moment, se permettre de construire de toutes pièces l'opinion publique et la modeler selon les exigences du jour, l'animer selon le gouvernement en présence.

Les grandes formations de gauche, qui actuellement se voient privées de ces outils de propagande ex-

ceptionnels que sont la Radio et la Télévision, paient logiquement l'aberrante politique de nationalisations systématiques qu'ils ont toujours préconisée.

En tous les cas un fait est là, aucun événement intérieur ou international, aucun mouvement social, aucune enquête, aucune étude ne sont transmis à l'opinion sans l'accord préalable du Ministère de l'information ou de l'intérieur.

Voilà ce que notre bourgeoisie appelle pompeusement la liberté d'expression, et le mode d'information dont le public doit se contenter; tout au contraire, ce dernier est comblé en chroniques religieuses et militaires, là le gouvernement n'est pas avare, il a le souci du culte. Une de dernières trouvailles de la Télévision consiste à réhabiliter aux yeux des Français les monarchistes de 1792; pour cela et pour ne citer qu'un exemple, on a adapté l'œuvre d'A. Dumas « Le chevalier de Maison-Rouge », et on

montre les Royalistes sous de bons jours de justice et de bonté tandis que les Révolutionnaires ne sont capables que de devenir des gardiens de prison ou des bourreaux assoiffés de sang. Cette deuxième forme d'information est de loin la plus dangereuse, car si un interdit suscite la curiosité, des sottises comme les feuilletons, des platitudes comme le Journal télévisé ou les actualités filmées, des monuments de bêtise comme les bandes dessinées des quotidiens, si ridicules soient-elles, n'en demeurent pas moins la pâture journalière que l'on distribue à la majorité des Français.

Malgré toute cette tristesse, une petite note de réconfort que nous devons à Europe n° 1 (1), qui sut intelligemment nous transmettre de larges extraits de « Boulevard Durand », et ce, pendant la lutte que mènent les mineurs.

(1) Dimanche 24-3 à 20h30. — Europe n° 1.

FP 2520

Près de nous

**CONFEDERATION
NATIONALE DU TRAVAIL**
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris IX

organise un cycle de conférences Salle du Foyer des Sociétés, 44, rue du Docteur-Roux, Choisy-le-Roi (trolleybus 183, Porte de Choisy - Arrêt, Docteur-Roux) :
Le dimanche, 7 avril 1963, à 10 heures, par Raymond Fauchois, secrétaire général de la C. N. T. F. Sujet : « La C. N. T. F. face aux problèmes actuels ».

Le dimanche, 23 avril 1963, à 10 heures, par Maurice Laisant et Henry Kleber. Sujet : « Actualité de l'Anarchisme ». Invitation cordiale à tous.
L'Union Locale de Choisy-le-Roi de la C.N.T.F.

Fédération Anarchiste
Samedi, 6 avril 1963, à 15 h.

GRAND MEETING DE SOLIDARITÉ

SALLE LANCRY
10, rue de Lanery, Paris
(Métro Rép. ou Bonsergent)
LA GREVE DES MINEURS
Ses raisons - Ses buts

avec
HENRI KLEBER
(Monde Libertaire)
MAURICE JOYEUX
(Fédération anarchiste)
MAURICE LAISANT
(Forces Libres de la Paix)
et **EMILE MENU**
(Délégué des mineurs)

En raison du manque de place, la liste de souscription paraîtra dans le prochain numéro.

Gala annuel

AU PROFIT DE SON COMITE D'ENTRAIDE

DU GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
MARDI 30 AVRIL à 21 h. PRECISES

dans la confortable et pimpante salle de

L'EUROPEEN

3 et 5, rue Biot (Place Clichy, à quelques mètres du métro)

★

Un programme sensationnel présenté et animé par

Simone CHOBILLON

A V E C

(par lettres alphabétiques)

Raymond BUSSIERES - Martial CARRÉ

Pierre DESTAILLES - Maurice FANON

(grand prix du disque 1963)

LES GARÇONS DE LA RUE

JOELLE - Bernard JULIEN

Francis LEMARQUE - Catherine SAUVAGE

LES TAGS-BROTHERS

Robert VIDALIN - Jean YANNE

L'ESPAGNE ET SES DANSES

Au piano **Yvonne SCHMITT - Régie artistique SUZY**

★

Allocution de Maurice JOYEUX

Des maintenant retenez vos places (5 FRs) : Librairie Publico, 3, rue Ternaux (VOL 34-08). - Librairie Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck. - C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe. - Chez Georgie, 14, rue Germain Pilon. et à l'EUROPEEN.
(Ouverture des portes, à 20 heures.)

**UNION DES GROUPE ANARCHISTES-COMMUNISTES
DE LA REGION PARISIENNE**
CYCLE DE CONFERENCES

Vendredi, 19 avril 1963 :
Perspectives Espagnoles. - XXX.
24, rue Sainte-Marthe, Paris, 10^e, à 21 heures.
Renseignements : F. LEMOINE, 3, rue Ternaux, Paris, 11^e

★

LE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE BERNERI

Organise

Samedi, 19 avril, à la petite salle de la COOP
rue du Môle, ANNEMASSE (Haute Savoie)
une causerie sur le thème :
« L'ANARCHIE, UNE UTOPIE ? »

★

**GROUPE
ANARCHISTE-COMMUNISTE « SPARTACUS »
DE GRENOBLE**

Mercredi, 24 avril, 20 h. 45
à la Maison pour la Liberté et la Culture
10, place Sainte-Claire.

Sur le thème :

- Les organisations syndicales.
- Les syndicalistes révolutionnaires, ont-ils leur place dans celles-ci ?
Amenez vos amis.

**LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
LE GROUPE ANARCHISTE EMILE HENRY
LE GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES**

organisent

samedi, 20 avril, à 17 heures précises
Salle des Conférences de la Maison Verte
127, rue Marcadet, Paris, 18^e
(Métro : Jules-Joffrin et Marcadet-Poissonniers)
un colloque sur le thème
« Art, Théâtre, Cinéma et Révolution »

★

GROUPE D'ASNIERES

le 10 avril, à 21 heures,
Salle du Centre Administratif, Place de la Mairie
CAUSERIE DE JACQUES BONNET
« L'athée religieux devant l'athée anarchiste »

REMERCIEMENT

Maurice Laisant remercie les camarades de la F. A. des témoignages d'amitié et de la fraternelle solidarité dont il a été entouré à l'occasion du deuil cruel qui vient de le frapper.

Il s'excuse de n'avoir pu encore répondre à tous.

Le directeur de la publication,
Maurice Laisant.

Imprimerie des Gondoles
(S.A.R.L. au capital de 10.000 frs)
4 et 6, rue Chevreul, Tél. BEL. 27-73
Choisy-le-Roi (Seine)

VIE DE LA FEDERATION

F. A.
Groupes et militants, adressez vos cotisations à Hélène Gouroussi, 3, rue Ternaux, Paris, XI^e. C C P 15 912 21 Paris.

AIX EN PROVENCE

GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser à José BARRACHINA, Clos des Fleurs, Bâtiment A, 41, Avenue P.-Solari.

ANGERS-TRELAZE

GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

ASNIERES

GROUPE ANARCHISTE
Salle du centre administratif, Place de la Mairie (deuxième et quatrième mercredis).

BORDEAUX

GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
S'adresser à PEYRAUT Yves, 15, rue Blanqui, à CENON (Gironde).

BAYEUX

GROUPE LIBERTAIRE
Réunion chaque mois. S'adresser à J. P. Belliard Ecole à GUERIN par Bayeux (Calvados).

CAEN

GROUPE ANARCHISTE
Réunion chaque mois. S'adresser à Michel FREROT, 57, route de Lion-sur-Mer. à CAEN (Calvados).

LE MONDE LIBERTAIRE ★ 2

CARCASSONNE

GROUPE HAN RYNER
Francis DUPOUR, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, à CARCASSONNE (Aude).

COMMENTRY

GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, Boulevard Rambourg, à COMMENTRY (Allier).

FALAISE

GROUPE ANARCHISTE
Réunion chaque mois. S'adresser à Louis LA FAYE, 10, rue Gambetta à FALAISE (Calvados).

GIVORS

GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. DARTOIS, Chemin des Charmes à GRIGNY (Rhône).

LE HAVRE

GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Réunions : Section de Rouen, les 1er et 2e Mardis de chaque mois. Section du Havre, les 1er et 2e Vendredis de chaque mois.

1er Samedi et 1er Dimanche du mois, vente du journal à la criée. Pour prendre contact : Aurelien DAUGUET, 15, rue Schubert, Le Havre.

LYON

GROUPE ELISEE RECLUS
Permanence tous les samedis de 17 à 19 h. Café Bon Accueil, 71, rue de Bonnel à LYON (3^e). Adresser toute correspondance au se-

crétaire AVIAS Raoul, 56, rue Pierre-Lémerd à OUL-LINS (Rhône).

MARSEILLE

GROUPE ANARCHISTE MARSEILLE-CENTRE
Réunion tous les lundis de 18 h 30 à 20 h. 12, rue Pavillon, 2^e étage.

NANTES

GROUPE FERNAND PEL-LOUTIER
Secrétaire, Louis SIMIER, 44, rue de Sèvres, à NANTES (Loire-Atlantique).

SAINTE

GROUPE LIBERTAIRE
Prière de prendre contact avec le camarade Georges AUZANNEAU, route de Marennes, à SAINTES (Charente-Maritime).

TOURS

GROUPE LIBERTAIRE « PAUL ZORKINE »
Responsables : Maraudin, A. et Schakumunds, J. J. Renseignements : 3, rue Ternaux, Paris, XI^e.

PARIS

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Permanence chaque samedi de 15 à 19 h. 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE EMILE HENRY
Réunion tous les jeudis de 21 à 23 h. 30. Pour tous renseignements, s'adresser à J. BONNET, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

Jeunes étudiants, jeunes ouvriers :

la F. A.

est heureuse de vous annoncer la création du

**Groupe
Socialiste-Libertaire
NESTOR MAKHNO**

Réunion chaque jeudi. Pour tous renseignements s'adresser à Yves Revault d'Allonnes, 110, Passage Ramey, Paris, 18^e.

Du **Groupe social-libertaire JULES VALLES**

Réunion chaque samedi. Pour tous renseignements s'adresser à Maurice Joyeux, 24, rue Paul Albert, Paris, 18^e, qui transmettra.

et du **Groupe MAX STIRNER**
Pour tous renseignements s'adresser 3, rue Ternaux, Paris, XI^e.

GROUPE LES AMITIES INTERNATIONALES

Réunion chaque samedi à 17 h. 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Jeudi 11 avril à 21 heures précises, 110, Passage Ramey, Paris XVIII^e, local de Montmartre.
Ordre du jour : Congrès 1963; notre journal; nos prochaines conférences; notre Gala 1963; divers; le 1/4 d'heure du militant par J. L. Gérard.

GROUPE DU MONDE LIBERTAIRE.
S'adresser :
3, rue Ternaux, Paris.

UNION DES GROUPE ANARCHISTES COMMUNISTES

Permanence tous les samedis de 14 h. à 18 h. Pour ces groupes, renseignements à l'U.C.A.C. ou Francis LEMOINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

Pour le canton d'AULNAY, BLANC-MESNIL, SEVRAN, VILLEPINTE, un camarade formerait un groupe. Renseignements, r. Ternaux.

GRENOBLE

GROUPE ANARCHISTE COMMUNISTE SPARTACUS.
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

LILLE

GROUPE ANARCHISTE « LA COMMUNE LIBERTAIRE »
C.N.T., S.I.A., espérantistes - révolutionnaires. S'adresser à Henri WALBRAEVE, 8, rue des Aubaines, à LAMBERSART (Nord).

MAISONS-ALFORT

GROUPE ELISEE RECLUS.

PARIS V

GROUPE KRONSTADT

HAUTE-SAVOIE

GROUPE BERNERI

MACON

GROUPE GERMINAL.

Les travailleurs ne se laisseront pas écraser par l'Etat capitaliste

Si certains pensaient que la lutte de classes était une notion périmée, voilà une idée qu'il leur va falloir remettre pour longtemps.

Après des années de paix sociale la grande grève des mineurs, par son caractère spontané met chacun face à la réalité et à ses responsabilités.

Les syndicats depuis longtemps ne savaient plus que préconiser des formes d'action inefficaces et mesquines : grèves tournantes, grèves perlées, petits débrayages alternés, ou vaste grève générale d'un quart d'heure en guise de lutte antifasciste et même vaines et grotesques pétitions. Portés par le flot ils sont obligés d'adopter les formes de lutte de la base. Celle-ci, si elle pense pouvoir mener son combat dans le cadre du syndicalisme, puisque celui-ci dans l'action actuelle lui obéit plus qu'il ne la

mette en place son système avant que n'éclatent les grèves actuelles. Les mineurs passant outre à la réquisition ont montré comment la volonté populaire peut rendre inefficace et ridicule toute autorité. L'alerte aura été chaude pour le capitalisme et on va sûrement assister à une accélération de la tentative de mise en place d'un système corporatiste. Si cette tentative réussissait peut-être ce système pourrait-il retarder l'action révolutionnaire.

Retarder, mais non empêcher. On a vu comment un régime comme celui de Franco a dû reculer devant les grandes grèves de l'année dernière.

Bien piètre allié de de Gaulle que ce Franco; jusqu'à présent la collaboration n'a guère concerné que les polices. Si la police espagnole liquide les activistes

daient à une campagne systématique et bien synchronisée.

Comme Franco, de Gaulle est donc face à la réalité prolétarienne, celle qui ne se paye pas de mots et sur quoi la ruse des politiciens a finalement peu de prise. Et si la ruse est impuissante, que dire de l'imbécillité telle qu'elle apparaît chez cette U. N. R. capable de proclamer aux mineurs qu'ils sont le jouet d'agitateurs professionnels. Reste la for-

ce et là est le problème. Il apparaît qu'une planification en régime capitaliste, qui de lui-même engendre des revendications continuelles des couches opprimées, est impossible en dehors d'un système totalitaire.

Le capitalisme abandonnera-t-il la planification ou prendra-t-il la forme du fascisme? Le prolétariat ayant repris confiance en lui-même va devoir demeurer vigilant.

Par Georges MANCEAU

guide, se refuse à toute politisation. Les politiciens d'ailleurs ont été privés de toute influence politique par la suppression du régime parlementaire, ce qui les rend quelque peu dérisoires. Et dans ce cas particuliers ils ne peuvent agir par le biais des centrales puisque les masses en lutte contrôlent directement leurs délégués et ont obligé les syndicats à une fusion dans l'action en vue d'un seul objectif. Cet objectif peut paraître limité et peu révolutionnaire, mais la méthode employée l'est et c'est elle qui permet tous les espoirs.

Le capitalisme, une fois reformées les structures politiques, savait que le problème de sa survie n'avait pas trouvé la solution satisfaisante. Il lui fallait mettre hors d'état de résister le prolétariat, au minimum en l'enserrant dans un réseau qui diluerait la volonté revendicative dans des organismes et commissions diverses en perpétuelles études de modalité de réajustement. Il n'a pu

français devenus sans avenir et inintéressants, la police française assigne à résidence au Mans le secrétaire de Coordination de la C. N. T., Boticario, qui habitait Toulouse depuis son exil. Boticario, qui à l'âge de 17 ans avait perdu un bras lors de la guerre d'Espagne, avait été à nouveau blessé en France dans la résistance au nazisme. La police de de Gaulle également a interdit « Nueva Senda », le journal des jeunes libertaires ibériques. Cependant la lutte contre Franco s'organise et s'intensifie en Espagne et les camarades anarchistes d'Espagne qui animent le Conseil Ibérique de Libération inquiètent de plus en plus le dictateur et sa clique. Il y a déjà longtemps que le régime ne peut même plus chercher à cacher leur action et le journal monarchiste « ABC » tirait que les derniers attentats contre les sièges et les avions de la Compagnie Iberia, accompagnant la propagande contre le tourisme en Espagne, répon-

Pour Franco, la repression à l'intérieur de l'Espagne ne suffit plus. Il trouve à l'extérieur, en France notamment, de zélés collaborateurs. Mais cela n'arrête pas l'action de nos camarades libertaires et du peuple espagnol. Nous vous présentons ci-dessous un tract édité par la F.A.I., la C.N.T. et la F.I.J.L. destiné aux touristes.—M. L.

TOURISTES

L'Espagne et le Portugal demeurent les derniers bastions de la barbarie hitlérienne qui désola l'Europe.

Trente années de dictature ont réduit nos pays à n'être que de misérables exportateurs de main-d'œuvre à bon marché.

Pendant que vous jouissez des avantages que l'Espagne vous offre — un change favorable et un coût de vie inférieur à celui de votre pays — le peuple espagnol, la classe ouvrière, vit dans des conditions abominables, comme vous pouvez facilement le constater par vous-mêmes; et cependant, les devises que vous apportez sont employées exclusivement à l'achat d'armements et aussi pour soutenir l'armée et la force policière de repression.

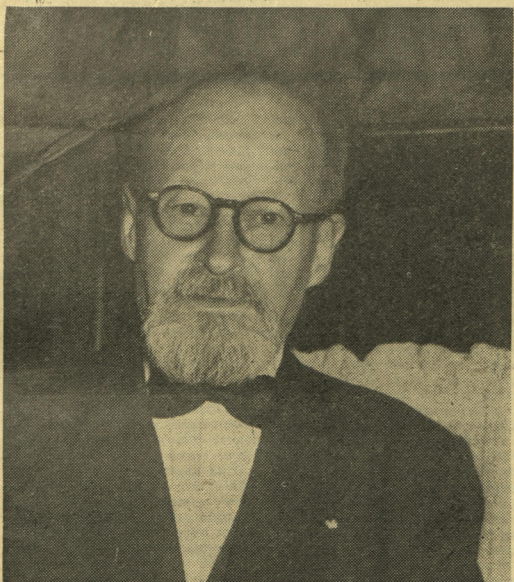
Le peuple espagnol vous accueillerait fraternellement si votre présence ne servait à aggraver son état de misère et de pauvreté et si vos devises ne servaient pas à soutenir la tyrannie.

Ne collaborez pas avec ces régimes anti-démocratiques; divulguez le manque de liberté qui existe dans nos pays.

Ne consentez pas que vos épargnes contribuent au soutien de la barbarie nazi-fasciste qui continue l'oppression de nos peuples.

VIVE LA LIBERTÉ ! A BAS LES DICTATURES !

Fédération Ibérique des Jeunes Libertaires
Confédération Nationale du Travail (C.N.T.)
Fédération Anarchiste Ibérique (F.A.I.)



Prétendre retracer la vie tumultueuse d'André Lorulot c'est entreprendre l'histoire du mouvement social de ces soixante dernières années. Notre journal n'y suffirait pas et d'ailleurs cette biographie, qui un jour s'imposera au monde du travail, a besoin de cette sérénité que seul le temps étend sur les passions qui défor-

ment les jugements les mieux intentionnés. Et, pourtant, en quel fulgurant raccourci peut-on camper cette silhouette sèche, fondue avec la tribune avec laquelle elle fait corps? Des titres d'abord: « L'Anarchie », « Le Libertaire », « L'Idée Libre », « La Raison », « La Calotte », etc. Des mouvements passionnés ensuite: L'ill-

André Lorulot est mort !

galisme, l'individualisme, l'anticléricalisme, etc. Et, enfin, la première guerre mondiale qui allait libérer des forces sociales que la révolution russe ne fit qu'accroître et qui ont transformé l'aspect de ce vieux monde réveillé d'une léthargie millénaire. Oui, Lorulot, projeté dans son siècle, a traversé ce monde en ébullition la plume au poing, la verbe sonore, attentif à conserver l'intégralité de son « moi », attentif à additionner les colères sans fondre les hommes en une masse indécise.

Mais plutôt que le contemporain des « bandits tragiques », que l'anti-militariste de « L'Idole Patrie », que le phalanstérien de la colonie libertaire de Saint-Germain, c'est le libre-penseur infatigable qui restera dans le souvenir de ceux qui tant de fois l'entendirent s'adresser à Dieu, par-dessus les têtes attentives, pour nier l'imposture et élever devant le déferlement d'idioties que nous léguèrent les premiers prêtres qui tripataillèrent l'histoire de leur temps, une digne solide étagée par la Raison.

Dans ce combat où A. Lorulot faisait mieux que nier Dieu, car il l'installait à sa place l'homme enfin débarrassé de l'autorité, de la tare originelle, l'arme du militant fut l'éloquence Oh ! je ne

pense pas à cette éloquence châtiée, académique, emmerdeuse, aide inespérée à la somnolence, mais à ce flot haut en couleurs qui jaillit des entrailles et roule l'adversaire dans le courant, flot limpide qui traîne dans son sillage toutes les impuretés de la vie.

J'ai écrit à propos de Sébastien Faure que le grand orateur anarchiste transporta dans la parole toute la sensibilité poétique qu'il portait en lui. Lorulot, lui, fut un « fauve » et c'est toute la lumière de la grande école de peinture que charria son propos et si la musique des mots fut l'Art suprême de Sébastien Faure, c'est la couleur et un dessin qui frisaient la caricature qui singularisèrent les discours d'André Lorulot.

André Lorulot a beaucoup écrit. Des choses pertinentes, c'est certain, de façon à les mettre à la portée de tous, mais il les disait tellement mieux ! Une des dernières réunions publiques d'André Lorulot fut organisée par notre groupe Louise Michel avec le concours de la Libre Pensée de Montmartre. Je le vois encore faisant face à une salle houleuse s'écrier à des contradicteurs qui lui reprochaient de se situer dans le contexte politique actuel. « Moi, je suis un socialiste-libertaire. »

Pauvre vieux Lorulot ! Bouclé le cycle qui, d'une jeunesse tout entière illuminée par la grande explosion individualiste qui embrasa le début du siècle, devait le conduire à cette phrase qui nous le rendit encore plus cher. Avec lui c'est un monde qui disparaît, un monde qui, sans lui, n'aurait pas été tout à fait ce qu'il fut.

MAURICE JOYEUX

LE MONDE LIBERTAIRE
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux. PARIS-XI
Tél. : VOL. 34-08
C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15

ABONNEMENT A 12 NUMEROS
France 10,00 F.
Etranger 11,50 F.
*
Changement d'adresse
0,30 F. en timbres-poste

Flashes sur l'actualité

ON PENSE A NOUS

Sur les dernières feuilles d'impôts figurait la mention : « numéro des assurances sociales ».
A quand la religion du contribuable ?
Ça ne vous rappelle rien ?

ICI BAS TOUT EST NU HORMIS L'HYPOCRISIE

Cinquante mille Yankees ont demandé audience à Kennedy afin d'obtenir, au nom de la morale, que les animaux soient vêtus.

C'est soulever ici un grave point de théologie.

N'oublions pas que le sentiment de la pudeur « Et ils eurent honte de leur nudité... » est venu à Adam et Ève après le péché, ce qui les a distingués des animaux et prouve, sans contredit, qu'ils sont bien les élus du Seigneur.

Mais les trop zélés serviteurs de la religion, offusqués de la nudité d'un chien, d'un chat ou d'une vache, en prétendant les affubler des linges des hommes, remettent tout en question.

S'ils sont vêtus, ils vont ressentir le sentiment de la pudeur et, par là même, pouvoir prétendre à la droite du Seigneur, comme n'importe lequel des bipèdes, ce dont l'humilité chrétienne ne saurait manquer de souffrir.

Qu'on se souvienne de l'aventure de ce Saint dont l'édifiante piété n'avait d'égale que l'incroyable myopie, ce qui lui valut de bémol des pingouins en les prenant pour des hommes.

La suite nous apprend que ces nouveaux promus ne se conduisirent pas mieux que leurs devanciers.

C'est pourquoi le conjure les cinquante mille visiteurs de Monsieur Kennedy de reconsidérer la question sur la vêtue des animaux, afin que les uns n'aient pas un jour à rougir des autres.

UNE BONNE NOUVELLE

Grâce aux louables efforts et à la compréhension sociale de ceux qui nous gouvernent, le bifteck a baissé de 30 centimes au kilo, sauf pour le rumsteack, le filet, le faux filet, la bavette, l'araignée, l'entrecôte...

Mais les économiquement faibles pourront se rabattre sur la corne et le sabot.

OU EST-ELLE, MA GRANDEUR ?

Non, nous ne pleurons pas sur Bastien Thiry.

Mais nous pourrions pleurer sur la Grandeur de De Gaulle, si nous y avions jamais cru.

Quand les activistes d'Alger, chauffés à blanc par une armée que nous payons de nos deniers, menaçaient la France d'un coup d'Etat, De Gaulle n'avait qu'un mot : « Je vous ai compris ».

Quand on torturait à la villa Susini ou au quai des Orfèvres, il nous parlait de notre honneur et de nos traditions.

Quand on mettait la main au collet des meneurs, quand ces gangsters à képis étoilés avaient à répondre des plastiquages, des enlèvements, des attentats et des tueries, condamnés à mort ou non, ils avaient pour complot sur la suprême magnanimité du chef de la France.

Mais quand un comparse s'en prend au chef de cette France, c'est alors une toute autre histoire.

Un attentat contre lui, même raté, ce-la constitue un autre crime que de passer des hommes à la magréto ou de rendre aveugle un enfant de six ans.

Et c'est pourquoi dans une aube douteuse, on a exécuté Bastien Thiry à la sauvette.

Pauvre De Gaulle !

AUTRE BONNE NOUVELLE

La radio va être ouverte pour ses informations à toutes les tendances sociales, sauf aux socialistes, aux radicaux, aux communistes, au P.S.U. et... aux anarchistes, comme de juste.

Mais les assaillis d'information pourront se rabattre sur celles du gouvernement... ou prendre un poste étranger.

LE GENERAL, L'ARMÉE, LE PEUPLE

De Gaulle entend laisser pourrir les grèves. En ignorant la réquisition les mineurs ont touché l'autocrate au visage. Et les rapports entre le premier ministre, inquiet devant le déferlement social, et le maître outragé, seraient comiques si le monde du travail ne faisait pas les frais de l'entêtement de l'irascible vieillard.

Tout avait jusqu'à ce jour souri à cet homme, y compris sa duplicité. L'armée, ce grand corps orgueilleux, avait courbé l'échine. Pour remettre à la raison quelques féaux orgueilleux, le prince avait

garni quelques forteresses, fait tomber une tête de ci de là. Sa politique, la politique de Richelieu, politique de « grandeur » à l'extérieur, politique autoritaire à l'intérieur triomphait. Il pouvait même se payer le luxe d'être ingrat envers ceux qui l'avaient le mieux servi, c'est-à-dire, ceux qui avaient été les plus humbles, en envoyant, par exemple, le plus illustre d'entre eux se faire rhabiller à la Réunion.

Et puis, brutalement, ce peuple auquel il avait permis de voter pour sa personne, se révoltait. Le charbon, le gaz, l'électricité, les transports, refusant d'obéir à l'injonction, s'obstinaient à demeurer inertes, matières sans autres puissances que celles que leur confèrent la volonté des hommes. Soyons sûrs que la lutte qui est engagée ne se terminera que par la défaite et le départ de l'autocrate ou la soumission du peuple et cela quels que soient les temps morts que la conciliation puisse provisoirement ménager.

Au bout de cette lutte, il y a pour le général l'abolition du droit de grève couronnement d'une politique qui tend à courber sous le jong toutes les collectivités. Disons au général qu'il part battu d'avance. Avec le temps le Pouvoir a toujours brisé l'armée. Mais le peuple, c'est autre chose. Il plie, se ramasse, nourissant de sa haine son corps puissant.

Un jour De Gaulle apprendra à ses dépens la différence qu'il existe entre une caste, l'armée, et une classe, le monde du travail.

PAS DE COMPARAISON

Un mineur gaulliste interviewé a déclaré que la responsabilité du conflit social n'incombait pas au chef de l'Etat, mais à son entourage.

Nous lisons dans « La Révolution Inconnue », de Voline, les lignes suivantes : « Les mouvements paysans se dirigeaient toujours contre les oppresseurs immédiats. L'idée de chercher le mal dans le régime tsariste lui-même, personnifié par le tsar, premier noble et très haut privilégié ne venait jamais à l'esprit des paysans ».

Aucun rapprochement, naturellement.

UNE LANGUE FOURCHUE

Monsieur Arnaud est certainement un écrivain plein de talent, et un hom-

me d'action de bonne trempe. Cela ne l'empêche pas d'être un sale con.

Le numéro du mois de Mars de « Siné-Massacre » publié dans sa correspondance une longue lettre de ce monsieur Arnaud, au cours de laquelle il s'est fait un plaisir d'écrire une très belle phrase sans aucun rapport d'ailleurs avec le sujet qu'il traitait, et que nous nous faisons scrupule de reproduire :

« Au-dessous, dans l'ignominie des larmerements d'un Lecoin marchandant avec le pouvoir ses péripéties orchestrées d'agonisant, et se laissant benoîtement pigeonner à la sortie, viennent au même rang les défilés d'anciens combattants et les fiers silences des pacifistes retirés, passé le cap de l'âge mobilisable ».

Il est fort probable que ce Monsieur Georges Arnaud tient un compte fidèle, sur un petit carnet de molesquine, de ses années de prison et des tabassages qu'il a endurés pour la bonne cause, de façon à pouvoir ressortir tout ça le jour du jugement dernier, devant le drapeau rouge.

Nous ne jetterons pas à sa tête les années de prison de Lecoin, pour savoir lequel des deux est le plus méritant. Nous poserons seulement une question, le débat étant bien trop vil pour être tenté :

Pourquoi Siné, que nous pensons notre ami, ne nous précise-t-il pas si oui ou non, à la réception de cette lettre, il a donné à Georges Arnaud le coup de pied au cul qu'il mérite ?

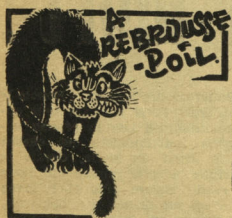
Un mot encore, il y a un an, à une réunion communiste à la Mutualité, une orateur recommanda à l'assistance de dénoncer au commissariat le plus proche les activistes O.A.S. connus. Seul un jeune noir siffla au lieu d'applaudir. Il fut rapidement éjecté. Nos méthodes sont différentes, et si pour nous, zigouiller un fasciste est plus naturel que de le livrer, en ce qui concerne les discours, notre but et celui de Lecoin est de vider les prisons et non de les remplir. Qu'en pense Georges Arnaud ?

Quant à Siné, nous attendons de savoir s'il a donné le coup de pied au cul dont il est question plus haut, ou si, finalement, il s'est laissé embrigader par un parti politique.

POURQUOI PAS ?

Khroutchev a adressé au Pape de chaleureuses félicitations, à l'occasion du Prix Nobel qui vient de lui être décerné.

Comme dirait à peu près, Lénine : « La religion est l'opium du peuple ».



La chaîne

C'est dans l'annuaire du téléphone qu'on a relevé mon adresse : un simple détail a suffi à me le révéler.

D'habitude, ce sont les éditeurs de livres et de disques qui utilisent ce procédé. Cette fois, ce sont des usurpateurs de Dieu même qui s'en sont servis !

Voici le texte de la lettre que j'ai trouvée dans mon courrier, un jour du début de mars, et dont j'ai tenu à respecter les fautes d'orthographe :

LE MONDE LIBERTAIRE ★ 4

« LA CHAÎNE DE SAINT ANTOINE DE PADOUE

Je l'ai reçue (sic) et vous l'envoie pour qu'elle vous porte chance. Cette chaîne a été commencée (sic) en Afrique du Nord et doit faire le tour du monde. Copiez-la 13 fois et dans 13 jours il vous arrivera une grande joie. Adressez chaque exemplaire à qui vous voulez du bien.

M. Bellanger la (sic) fait, elle (sic) a gagné 3 millions. M. Selmet qui la (sic) détruite a perdu son fils. M. Baut qui la (sic) gardée a été tué. 13 Américains qui l'ont écrite ont fait fortune.

Saint Antoine de Padoue, j'ai confiance en vous, attendez 13 jours et un heureux événement vous arrivera.

Merci et bonne chance. »

On a beau ne croire à rien, une telle lettre (anonyme autant qu'a-nommante) vous donne à réfléchir, dans un temps où les convictions les plus fixes en apparence se mettent à trembler sur leurs bases.

Quand le gendre de M. Khroutchev rend visite au pape, « chef du Vatican, et le Vatican est un Etat », l'Etat où Lénine prétendait que se cultivait l'opium du peuple, quand miss Hope Cook, de New-York, et de religion protestante épiscopaliennne, se convertit au bouddhisme pour épouser un prince du Sikkim, mais retar-

de d'un an son mariage parce que les astrologues himalayens le lui ont recommandé, il ne faut pas s'étonner de ma perplexité à la réception de ce message, malgré tout mon rationalisme.

Certes, on y regarde à deux fois avant de recopier en treize exemplaires des histoires dont on n'est pas sûr, surtout quand on a beaucoup d'autres choses à faire, beaucoup d'autres lettres, et beaucoup d'articles à écrire, et qu'on a, comme c'est mon cas, l'habitude de signer ce qu'on écrit.

Car rien ne me prouve que M. Bellanger, que je ne connais pas, ait eu la chance que la lettre apocryphe lui attribue. Ni que M. Selmet et M. Baut, gens que j'ignore, aient subi les infortunes et les afflictions dont elle les charge. Avant de me menacer des mêmes désastres, de me leurrer du même espoir, donnez-moi des détails, l'adresse de ces personnes et la vôtre, l'âme correspondant qui vous faites le porte-parole de la fatidité et qui vous retranschez derrière un ignoble incognito.

Quand on invite quelqu'un à dé-penser treize timbres de 25 centimes pour envoyer treize lettres (anonymes), on lui doit au moins quelques explications. Principalement sur ceci :

C'est à treize personnes à qui je vous du bien que je dois transmettre cette missive, ce qui me serait facile, attendu que je vous du bien au monde entier ; si vous

me l'avez adressée, c'est qu'à moi aussi vous voulez du bien. Or, si vous me voulez du bien, pourquoi n'avez-vous pas signé votre pou-let ? Et d'où vient que vous prenez dans l'annuaire du téléphone l'adresse des gens à qui vous souhaitez tant de bonnes choses ? Quand vous l'avez reçue, cette « chaîne », ne vous êtes-vous pas posé les mêmes questions ? Connaissiez-vous personnellement M. Baut, M. Selmet, M. Bellanger ? De qui tenez-vous la certitude dont vous faites un chantage ? Et puis, que nul ne signe ses lettres, comment quelqu'un peut-il savoir qu'elles ont porté chance ou dé-veine ?

Mais ces arguments ne m'étaient dictés que par ma raison. Vu les circonstances, et ne faisant après tout que suivre l'exemple du ré-acteur en chef de la Pravda, qui était allé voir S. S. Jean XXIII, je me suis acheminé tout doucement vers l'église Saint-Antoine-de-Padoue, bien qu'elle fut loin de mon quartier.

Mon avis à moi, mécréant, me disais-je, serait entiché de parti pris. Puisque mon correspondant en appelle à saint Antoine, c'est qu'il est croyant. Seul un prêtre de sa religion à lui peut me donner une opinion autorisée.

Je suis allé à Canossa... Et voici ce que m'a dit le saint homme de vicairie qui m'a ouï :

« La chaîne de saint Antoine ! Que m'apprenez-vous là ! Si saint

Antoine avait une chaîne vous pensez bien que je serais le premier à la savoir... Ces gens-là sont des imposteurs (des imposteurs... postaux, dirai-je, car j'aime le calembour, et je le pratique assez bien). Des usurpateurs de Dieu, qui parlent indistinctement au nom du Très-Haut, au nom de saint Antoine... et au lieu, car si quelqu'un avait le droit d'écrire aux paroissiens — abonnés ou non au téléphone — qui serait-ce, sinon moi ? Mon fils, allez en paix ; ces gens n'ont aucune qualité pour vous menacer de tant de calamités et vous flatter de tant de bienfaits. Ce sont des sacrilèges. Je vous délivre de leur malédiction, je vous exorcise de leurs charmes ! Laissez-moi seulement votre nom et votre adresse ; notre comité des bonnes œuvres vous enverra périodiquement ses petits appels à la sollicitude. Lui, du moins, les signe, et il y ajoute son numéro de compte postal, comme saint Jacques du même nom (mais oui : saint-Jacques-de-Compte-Postal... je vous l'ai dit : j'adore le calembour)... Au revoir, mon fils, soyez sans crainte. Ne vous trompez pas en sortant : le tronç du culte est à droite ».

C'est ainsi que j'ai conjoinu les faux adeptes de saint Antoine grâce à la parole de son vicairie, et ça ne m'a coûté qu'un bouton de culotte.

P.-V. BERTHIER

LE COIN DES JEUNES

Nos libertés menacées !

Liberté tu dois veiller à ta pureté. Un monstre est depuis quel temps attaché à te ravir ta virginité, puisqu'il est écrit que tu la possèdes toujours.

Sous l'œil indifférent de nos « politiques » ; considéré avec indulgence par un gouvernement de fantoches et qui ne s'est pas remis de son sale coup de l'Algérie ; avec l'appui total d'une fiévreuse bande de salauds dont Tixier-Vignancourt est le représentant sublime, un mouvement, soi-disant étudiant qui emploie des arguments et méthodes que certains ne sont pas près d'oublier, est en train d'étendre sur Paris ses tentacules suceuses de sang. Cette organisation néonazie a puisé ses sources en Algérie pendant la guerre de l'Indépendance. La guerre achevée, elle s'est vue transplanter en métropole, à Paris et dans le Sud. Prenant tout à tour des allures de pseudo-syndicat ou de parti politique, la F.E.N. (1) a décidé de se faire connaître en frappant un grand coup : la Démocratie le reçoit et crie : Au viol ! Puis ce fut tout... sinon qu'une peur bleue prit au ventre notre bonne gauche... La peur d'un retour de « l'entre-deux-guerres » avec les arrestations, les exécutions, les matraquages et les uniformes à beret. Tous les « démocrates » se terrèrent chez eux. « Pas de provocation », disent-ils. Qu'attendent-ils ? Le déluge ou bien que comme au temps de Moïse, la mort les prenne au berceau ces enfants de nazis. Qu'attendent-ils tous ces bourgeois qui geignent sous leurs vêtements coussis et que la seule vue la matraque fait chanceler ? Que la foudre de Charles fusille tous ces « nationaux-socialistes » ? Ceci n'aurait pas lieu, car pour De Gaulle cette nouvelle carte qui s'offre à lui est trop belle pour qu'il n'en profite pas encore une fois pour s'en servir de boomerang contre les libérés.

Mais bientôt il sera trop tard, car déjà on entendra au loin à nouveau le pas cadencé et les chants de marche. Etudiants, travailleurs, il faut agir contre cette nouvelle flamée de nazisme. Il faut gifler cette nouvelle face que nous présente la bourgeoisie pour-

rie, où le vice n'excède que la brutalité. Les nationalistes de la F.E.N. sont prêts à opposer, disent-ils, leur doctrine à toute autre. Une seule phrase tirée des *Cahiers Universitaires* (2) nous convaincra de leur pur néonazisme : « A une conception de la vie sous l'angle matérialiste, il faut opposer un humanisme viril et une éthique de l'honneur. » Quel grossier plagiat ! Hitler n'est plus là pour les soutenir, mais Rudolph Hess doit se rejouer de voir que « Mein Kampf » a porté ses fruits. Quant aux nazis Jordan (Angleterre) et Rockwell (E.-U.) qu'ils se rejouissent bientôt, ils pourront serrer la main de leurs petits frères français. Prenons garde ! Peut-être que cette poignée de main a déjà été.

Le nazisme sort d'un long sommeil entrecoupé de délires. Par tout de par le monde, nous entendons le réveil bruyant de ces nouveaux-nés réclamant à grands cris leur biberon quotidien de sang comme le faisaient leurs aïeux il y a trente ans. Les souvenirs espagnols doivent-ils nous revenir en mémoire pour que nous prenions conscience du danger ? Homme libre ouvre les yeux, vous autour de toi ces crânes ouverts, ces membres brisés. **Souviens-toi bien de Rome 25, de Berlin 33, de Guernica 37.** Souviens-toi que ce sont tes indécisions et tes hésitations qui ont amené le fascisme. Maintenant, depuis 1958, il y est déjà installé, mais il ne doit pas régner en maître. Nous ne devons jamais permettre, nous anarchistes, de voir ces jeunes brutes balayer les libérés à coup de ceinturons et de matraques. Nous n'avons pas à « attendre » la provocation, notre décision est prise. Si tu es indécis, anarchiste, souviens-toi de tes frères Allemands et Espagnols. Souviens-toi du magnifique exemple de pureté que nos frères communistes nous ont offert. Souviens-toi... et agis !

FRANÇOIS ALLES
Groupe Jules Vallès

(1) F.E.N. : Fédération des étudiants nationalistes.
(2) *Cahiers Universitaires* : Revue de la F.E.N.

La nouvelle génération

La véritable révolution anarchiste ne se fera pas avec des fusils, des grenades ou des cocktails-molotovs ; elle se fera avec la montée démographique d'une génération pénétrée de la valeur de l'anarchisme.

Or, cette génération est là ; des-emparee, sans maître à penser, n'ayant ni morale, ni religion, ni idées préconçues. Cette génération est avide de vérité et elle a conscience de l'absurdité du monde qu'on lui offre. Ce serait commettre une grossière erreur que de juger les jeunes sur leur façon d'agir car, s'ils se comportent de cette façon qui choque tant les bourgeois, ils le font parce qu'ils n'ont ni espoirs, ni idéal.

Il appartient à nous, anarchistes, de saisir cette chance qui ne se renouvellera jamais : prendre en mains cette jeunesse, l'informer des buts de l'anarchisme et lui faire partager notre façon de considérer les choses. Cette chance est unique : les générations d'après-guerre sont peu divisées en classes sociales ; les jeunes ayant des opinions politiques sérieusement fondées ne forment pas plus de 5 % de l'ensemble, la religion

n'a plus ou presque plus de poids sur eux. D'autre part, ils sont dirigés par des goûts communs ; ils ont les mêmes idoles et les mêmes occupations. Ces générations forment une jeunesse isolée du monde des adultes mais je le répète, elle n'a aucune tendance philosophique, politique ou religieuse et elle souffre de ce manque d'idéal.

Notre tâche apparaît donc clairement : établir un programme bien défini, réaliste et le présenter aux jeunes. Il faut également amplifier nos moyens d'informations ; conférences, tracts, journaux.

Notre but ne doit plus être la révolution, il doit être l'orientation de l'évolution d'un peuple. Ce but, nous pouvons aujourd'hui l'atteindre ; dans quelques années, il sera trop tard.

Si je me suis permis d'être aussi préemptoire, c'est parce que je suis jeune, que je vis parmi les jeunes, que je connais leurs désirs et que je peux me rendre compte combien l'anarchisme leur est inconnu.

MERLINO JACQUES

Tentative d'assassinat

On nous le dit, on nous l'affirme : la lutte des classes, aujourd'hui, c'est un mythe, ça n'existe plus. Il n'est pour s'en convaincre que d'écouter MM de Gaulle, Rotchild, les jeunes patrons, les vieux patrons. Et *Paris-Match*, qui ne ment jamais nous en a fourni la preuve par l'image. On pouvait voir, dans un de ses récents numéros, patrons et ouvriers discutant à la même table dans une atmosphère où régnait, comme à dit, la plus franche cordialité. Ouvriers et patrons ? Que non ! Des collaborateurs ouvrant à une même table. Et ce n'était certes qu'une coïncidence si, pour les séparer, subsistait toute la largeur d'une table.

Pourquoi, d'ailleurs, se donner tant de peine à convaincre le bon peuple de ce dont il est intimement persuadé ! N'a-t-il pas aujourd'hui, tout comme le patron, la voiture, la télé, le frigo ? Ne va-t-il pas, comme lui, déposer périodiquement un bout de papier dans l'urne républicaine ? C'est beau, la démocratie moderne. Et si, sous d'autres lieux, d'autres travail-

leurs crévent de faim et de misère, cela ne saurait nous concerner.

Eh bien, quelle que puisse être la volonté des dirigeants, quel que puisse être même, le désir des travailleurs, d'accéder, grâce au frigidaire et aux vacances à la mer, à la « dignité » des bourgeois et renier leur condition de prolétaire, cette table, qu'on voulait signe de paix sociale, est la matérialisation des frontières qui subsistent et subsisteront toujours entre les classes, jusqu'à ce que celles-ci disparaissent ! Elle est chargée de tout le mépris porté aux exploités par les exploités. La gamelle que l'on tend aux travailleurs, pour être bien remplie, n'en demeure pas moins une gamelle. Le bien être octroyé n'est pas et ne sera jamais la liberté. Ne peut-on pas, du jour au lendemain, être supprimé par celui qui l'accorde ? Ce n'est pas parce que le joug porté par le bœuf est allégé et que sa ration alimentaire est plus abondante que l'animal est libre. Simplemment, le maître sait qu'en agissant ainsi il ôte à l'animal toute velléité d'indépendan-

ce. Et le jour où celui-ci sera bien domestiqué, le charretier pourra sans crainte supprimer tous les avantages qu'il avait accordés. Par habitude, le bœuf continuera à marcher et à obéir.

Entre les classes, toute collaboration ne peut être qu'à sens unique. Le seul progrès réside en leur suppression. Nous ne voulons plus être le bœuf qui traîne l'attelage ou le désire son maître, même si celui-ci est bien nourri. Nous voulons nous-mêmes mener notre tâche, suivant nos besoins et nos intérêts.

La lutte des classes n'est pas un idéal. C'est une nécessité qu'on peut regretter, mais à laquelle on ne peut se soustraire. D'ailleurs, nous y sommes acculés, si nous ne voulons pas perdre tout espoir de liberté. Les cadeaux offerts par la bourgeoisie sont des cadeaux empoisonnés. Ils font partie d'une vaste entreprise d'abrutissement à laquelle appartiennent aussi la publicité, la propagande et l'éducation bourgeoise. Le prolétaire n'est plus exploité matériellement. Il est conditionné.

Ce qui est grave, c'est qu'il se prête à cette manœuvre ; qu'il accepte de vendre sa dignité pour un morceau de pain, alors que dans ce genre de marchandage, il sera toujours vaincu. Et nous, anarchistes, qui savons bien que le salut des exploités réside en eux, et qu'ils ne pourront se sauver que par une prise de conscience collective, nous, lucides et impuissants, nous ne pouvons rien faire d'autre que de crier la vérité à ceux qui ne veulent pas l'entendre.

ALAIN THEVENET

LYCEENS

Nous vous informons de la création du Groupe « SOCIAL LIBERTAIRE JULES VALLES » rattaché à la Fédération anarchiste.

Pourquoi un Groupe « Social libertaire » ?

— Pour étendre les grandes idées libertaires, dont les pères sont Proudhon et Bakounine.
— Pour développer l'action révolutionnaire.

— Pour faire taire le fascisme, le nationalisme et le racisme dont chacun d'entre nous connaît les effets.

Qu'est-ce que le Groupe « Social libertaire » ?

« Le Groupe « Social libertaire » rassemble les militants aussi bien ouvriers qu'étudiants.

Ils luttent ensemble pour :
— La liberté des peuples en détruisant l'autorité de l'Etat.
— L'égalité des salaires et l'égalité devant les plaisirs et la vie.
— La révolution qui anéantira la classe bourgeoise.

Comment fonctionne le Groupe « Social libertaire » ?

« A l'intérieur de notre groupe les idées s'affrontent librement. Pas d'endoctrinement chez nous mais le plein épanouissement de la personnalité. Mais n'oublions pas que militant libertaire = militant actif.

Quelle sera l'action du Groupe « Social libertaire » ?

— Action de force contre les étudiants néonazis dont nous dénonçons l'action croissante dans divers lycées.
— Action commune avec les ouvriers pour étendre les libertés syndicales et défendre le droit de grève.
— Extension de notre mouvement par des manifestations, des distributions de tracts, des discussions et par la diffusion de notre journal.

Comment vient-on à notre Groupe ?

— Pas de cartes d'inscription. Tu viens à nos réunions, tu écoutes, tu dis ce que tu penses, si cela te plaît tu restes, sinon tu pars...
— Vive la liberté !
— Vive le Groupe « Social libertaire Jules Vallès » !

Abidjan et la liberté

Monsieur Matou, le professeur de mathématiques arrêté pour avoir, dit-on, participé à la préparation d'un complot devant renverser le gouvernement Ivoirien, a été expulsé de Côte d'Ivoire avec sa famille (1).

Notre camarade Michel Grall, qui a tant lutté pour la libération de son ami Matou et n'a évité que d'extrême justesse de faire la connaissance des geôles Ivoiriennes, regagnera la Métopole en « qualité » de « rapatrié sanitaire ».

Bien sûr, nous nous réjouissons de savoir nos deux camarades hors d'atteinte des griffes maléfiques des nouveaux roitelets africains, mais ce n'est qu'une joie superficielle, presque triste ; une joie de vaincus. Car nous venons de subir une défaite : la Liberté a, une fois encore, perdu une bataille. Nous savons maintenant qu'en Côte d'Ivoire il n'y a plus de liberté, que le délit d'opinion existe, que la délation généralisée est élevée à la hauteur d'une institution.

On m'avait toujours dit que l'Afrique était une terre libre ; je ne pense pas que ce soit exact. Il ne peut y avoir de terre libre si les hommes qui vivent sur cette terre sont privés de liberté.

L'Afrique en esclavage, ce n'est, hélas, peut-être pas une formule lapidaire et creuse... Messieurs les « dirigeants » africains, vous ne vaudrez pas cher quand un nouveau Spartacus marchera sur vos palais dorés.

Gérard SCHAAPS

(1) Voir le MONDE LIBERTAIRE n° 88 de mars 1963.

PALAIS DE LA MUTUALITÉ

24, rue Saint-Victor, Paris (V) (Métro Maubert-Mutualité)
Dimanche, 21 avril 1963, à 14 h. 30
GALA ANNUEL DE LA C. N. T.

présenté et animé par

BOBBY FOREST

de la Radio-Télévision

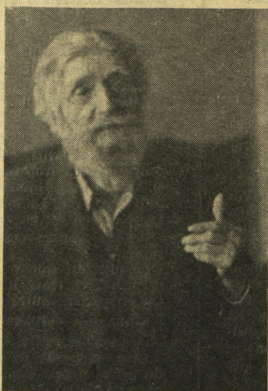
Un magnifique programme, où l'art, l'esprit, le talent, le folklore espagnol sont largement présents.
Retirez vos places : 3, rue Ternaux, Paris, XI
ou 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X.

NICOLAS STOINOFF

Le centenaire Nicolas Stoinoff n'est plus. Il est décédé le 4 février 1963. Avec lui disparaît le libertaire, le syndicaliste-révolutionnaire, le pacifiste, objecteur de conscience, l'éducateur, l'homme le plus intègre de Bulgarie.

Stoinoff se déclara objecteur de conscience — le premier dans le pays, préférant la prison à l'apprentissage du métier de meurtrier. Syndicaliste-révolutionnaire — également le premier — en Bulgarie, il fonda l'Union Générale des Enseignants et organisa une grève générale contre l'étatisation de l'éducation.

Sous le régime fasciste qui allait s'instaurer après le coup d'Etat de 1923, Stoinoff dénonça dans la presse certains crimes et provoqua une enquête publique. Sous le régime stalinien il flétrit la tyrannie en écrivant lui-même, à son grand âge, un bulletin manuscrit qu'il diffusait seul, méprisant les menaces des autorités. Son dernier acte de courage civique fut d'écrire pour son centenaire, à l'intention des camarades dans le monde entier, ses souvenirs — « Un centenaire bulgare parle » — que nous venons de publier et qu'il n'a pas pu voir ; testament, message et acte d'accusation à la fois contre un régime et un monde tournés plutôt vers les fusées interplanétaires et vers la prépara-



tion de la guerre thermonucléaire que vers l'homme, la réalisation de son bien-être et de la paix entre les peuples.

Nicolas Stoinoff nous légua un noble exemple qui nous donne le courage de vivre, de croire et de persister dans la lutte pour un monde nouveau auquel il appartenait déjà par son intégrité.

De Lens à Marseille les mineurs en luttant pour leurs revendications luttent POUR LES LIBERTES SYNDICALES

Reportage de Maurice JOYEUX et Henri KLEBER



Manifestation à Lens

A Liévin avec les gars de piquet de grève

Le crachin colle aux pavés pointus. Les crassiers qui dominent les toits des maisonnettes, en briques sales, embuent l'agglomération aux rues étroites qui serpentent autour des usines trapues avant d'aboutir toutes sur la place centrale. Un petit vent glacial s'engouffre sous le pont de la ligne qui conduit à Lille. Les gars du piquet de grève semblent incrustés dans le portail qui donne accès aux puits. En face, la porte de l'estaminet s'ouvre de temps à autre ; des hommes, le col relevé, s'engouffrent dans la rue. D'autres se hâtent vers l'atmosphère moite du bistrot où l'on débite le café fort et fumant. Des nuages lourds se cognent au loin contre les cheminées d'usines et les poteaux télégraphiques.

Nous avançons, évitant les flaques d'eau noircies par la poussière du charbon. Les hommes, prévenus, se déplacent en faisant le dos rond et nous entourent.

— Vous venez de Paris ?
— On vient voir où vous en êtes.

Les gars s'animent, le cercle se resserre. Tous parlent à la fois et il suffit d'écouter pour être édifié. Au milieu des grévistes la revendication perd sa sécheresse et prend la dimension humaine.

Moins de cinquante mille francs par mois ! Le délégué tend une feuille de paie de la quinzaine.

— Vingt trois mille francs, qu'est-ce que tu veux qu'on foute avec ça. On joint les deux bouts, c'est tout ! Avec les fameux avantages ça fait soixante mille en gros et dans le meilleur des cas, celui d'un mineur de fond de sixième. Ça ne pouvait pas continuer !

— Vous tiendrez ?
— Pour l'instant, ça va. Tout le monde ici applique la grève. On s'organise pour les repas. Les commerçants ont fait un effort, la municipalité aussi et ici personne n'a reçu les ordres de réquisition qui ont dû être arrêtés en route.

— Les gars se rendent-ils compte que le mouvement qu'ils ont déclenché dépasse leurs revendications aussi justifiées soient-elles ? Votre combat est aujourd'hui le combat pour les libertés syndicales, pour l'existence même du syndicalisme.

Un mineur, sec et noueux, les rides du visage blanchies par le poussier, m'interrompt :

— Ici tout le monde se rend compte de l'enjeu de la lutte et c'est ce qui ex-

plique ce vaste mouvement de solidarité qui nous entoure.

Je l'interromps brusquement :
— Et l'unité, ça va ?
Le délégué répond nettement :
— Les syndicats sont unanimes. Moi, je suis à « Force Ouvrière », ce camarade à la C.G.T., nous avons des chrétiens qui assureront la relève. Nous tiendrons si la solidarité joue dans tout le pays.

Il m'interroge :
— Et à Paris ?
Je leur explique qu'à Paris, les Unions Départementales des quatre organisations syndicales ont constitué un fond commun de solidarité la veille. Le visage des hommes s'éclaircit ; ils se rendent compte que l'unité est leur arme principale dans cette lutte qui sera longue. Le délégué « Force Ouvrière » sourit avec satisfaction, et je pense à la tête de Bothereau, s'il était là, à ma place, sur le tas.

Un grand bonhomme maigre s'insère dans le groupe. Seul le chapeau qu'il porte le différencie des autres. Le délégué le désigne :
— Un ingénieur ; les cadres et la maîtrise sont avec nous.

Je fais une grimace qui ne passe pas inaperçue et brusquement je pose une question à l'ingénieur :
— Que faites-vous dans cette grève, qu'avez-vous à y gagner ?
— Par solidarité, d'abord. Les salaires sont vraiment trop bas. Par intérêt aussi, car dans la profession nous sommes tous solidaires. La mine est menacée et la profession est en voie de disparition.

— Que pensez-vous des nationalisations ?
Le sujet est trop vaste pour être abordé sur le carreau. Il a un geste vague. On en parlera autre part.

Enfin, une dernière question :
— Votre salaire à vous ?
Bien au-dessous de celui des ingénieurs du privé, et cela explique peut-être beaucoup de choses. Mais ce n'est pas le moment de poser les problèmes de fond.

Un à un les gars regagnent le portail grillé de la mine. Lorsque nous passons devant eux avec notre voiture, notre cœur se serre. Ils tiendront, mais nous, à Paris, il va falloir mettre le paquet.

Un mince rayon de soleil perce le ciel gris et met une gaieté dérisoire sur l'amas des corons qui disparaissent à l'horizon.

Dernière heure grèves

LA SOLUTION SUPREME RESTE LA GREVE GENERALE ILLIMITEE

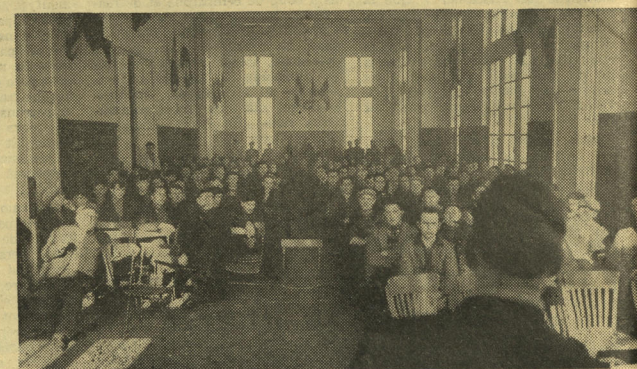
L'union et la détermination des mineurs soutenus par la classe ouvrière tout entière a fait reculer le régime ; la réquisition n'a pas été abolie. Le régime ne pardonne pas aux mineurs d'avoir refusé de plier.

Le Comité gouvernemental chargé d'établir le retard pris par les salaires des gueules noires sur ceux de l'industrie privée a conclu à un décalage de 8%. On a pu croire un instant que le conflit allait trouver sa solution, mais en hauts lieux, on ne voulait pas céder devant l'évidence et l'étalement des propositions de rattrapage, étalé sur 18 mois était inadmissible et fut rejeté par les Syndicats. La semaine qui va s'ouvrir sera décisive, d'une part les stocks s'épuisent ; des industries touchées arrêtent le travail ; d'autre part, malgré les efforts de solidarité, les réserves des ouvriers s'épuisent.

Le gouvernement a déclaré qu'il ne reviendrait pas sur ses dernières propositions. Le problème est posé nettement ! Le combat de la mine est notre combat. La classe ouvrière tout entière sent bien que la défaite des mineurs, la courbera sous le joug pendant de longues années. Notre devoir est tout tracé : il faut assurer la relève de ceux qui luttent depuis plus d'un mois.

Le régime du général de Gaulle est décidé à mâter le Monde du travail ; le point de rupture choisi par le pouvoir a été la Grève des Mineurs ; à cette agression préméditée une seule réponse :

La grève générale illimitée



Réunion d'un comité de grève

Les femmes dans la bataille

Nous tournons en rond dans les rues à moitié vides de la ville, à la recherche de la permanence syndicale. Nous sommes à Hénilin-Liévin, capitale du pays noir. Un café vide. Les hommes sont absents, éparpillés dans les piquets de grève. Quelques vieux, autour d'une table, commentent les événements, rappellent leurs souvenirs, placent des cartes. C'est le trésorier, entouré de ses adjoints. Car, dans ce haut lieu du mouvement syndical, la routine indispensable ne perd pas ses droits. Quelques femmes aussi, dont la patronne qui vient au devant de nous. Son mari est absent. Elle s'assoit en face de nous.

Je l'interroge :
— Pour les femmes, la grève est-elle dure ?
— Les femmes des mineurs tiendront. (Ses yeux s'animent.) Nous en avons assez des salaires de famine, nous continuerons l'action malgré l'inévitable misère qu'elle entraînera. Et puis il n'y a pas que les salaires. La sécurité aussi doit être assurée, car nous ne voulons pas trembler perpétuellement pour nos hommes, mais surtout une réglementation des vacances qui mette fin à l'arbitraire de vacances que nous puissions prendre nos congés à date fixe. Or, nous sommes à la merci d'un instant d'humeur de la direction qui fragmente nos vacances nous oblige à les prendre à des périodes invraisemblables de l'année.

— Et la solidarité ?
— Il faut qu'elle s'impléte. Nous tenons jusqu'au 24, mais après, touché reliquat de la dernière quinzaine de travail, la solidarité devra jouer à plein. Ici, les femmes ont conduit des délégations à la Préfecture. Certaines ont tenu aux piquets de grève qui, d'ailleurs, sont symboliques, car personne ne présente au travail.

A cet instant un responsable nous dans le café. Il nous apprend que son camarade Menu, délégué Force Ouvrière et militant anarchiste, tient une réunion à Courrières où il est secrétaire fédéral. Nous sautons dans notre voiture criant aux femmes des paroles d'encouragement.

Sur la route les paysages défilent. Partout s'élève la même médiocrité. Un peu de plus en plus poussée, le travailleur appelé à un emploi supérieur devra attendre pour changer de catégorie le départ à la retraite, par exemple, d'un autre mineur.

A la réunion de mai 1962 nous avons demandé une augmentation de 8% ; la Direction nous a proposé 4,5%. Les syndicats refusèrent cette aumône mais elle fut imposée pour l'année charbonnière (ier avril 1962 au 1er avril 1963) par les patrons en deux tranches : 2% à partir de septembre 1962 et 2,5% en janvier 1963. Il est inutile de souligner le procédé qui consiste à reporter en plusieurs tranches les augmentations, car en vérité c'est 1,3% seulement qui aurait été perçu pour l'année.

Dès ce moment le seul moyen de faire aboutir nos revendications était de préparer une consultation pour lancer une grève générale. Après de multiples tergiversations le gouvernement accepte d'ouvrir la discussion le 15 février. La C. G. T. et la C. F. T. C. reportent l'ordre de grève prévu pour le 1er février ; seule F. O. maintient une action qu'elle limite à 48 heures.

M. L. — C'est alors que vint la farce des propositions gouvernementales ?
— En effet, Bokanowski reçoit nos délégations comme jamais elles ne le furent. Il lança sur la table les propositions de Pompidou, que nous devions accepter sans discussions. A prendre ou à laisser. Alors nous avons laissé. Jamais nous n'avions vu cela, c'était des manières de voyous, car dans le pourcentage proposé était inclus le 2,5% de l'année précédente ; le reste était octroyé : 0,71% le 1er semestre, 0,75% pour le 2^e, peut-être 1 ou 2% en fin d'année, c'est-à-dire pour l'immédiat entre, je dis bien, 1,50 et 2 francs par quinzaine.

La grève fut donc décidée, limitée à 48 heures d'abord par la C.G.T. ; la volonté des mineurs et l'unité firent ce qu'elle est en ce moment : générale et illimitée.

M. L. — Les mineurs ont toujours attiré la sympathie des autres travailleurs, votre grève est très populaire et la solidarité marche à plein.
— Nous n'avons plus de caisse de grève dans nos syndicats, aussi avons-nous organisé rapidement un fond de solidarité patronné par des organisations diverses où chaque syndicat a deux représentants et où viennent s'ajouter un représentant des collectivités locales.

M. L. — La grève est à 100%, comment s'est organisée l'unité ?
— Dans chaque groupe, c'est-à-dire dans chaque concession de mine les mineurs ont formé un comité intersyndical d'action. Dans les mines la majorité est C. G. T. par tradition gauchiste ; F. O. est aussi très représentative. Ainsi, à Naux-les-Mines notre camarade Menu, anarcho-syndicaliste a beaucoup d'influence sur les mineurs. Mais la base tient, syndiqués ou inorganisés forment un bloc sans faille. Est-il besoin de dire que les piquets de grève sont même inutiles et qu'ils ne sont présents à la fosse qu'aux heures de descente.

M. L. — Quelle que soit l'évolution du mouvement nous avons la ferme conviction que vous avez déjà remporté une grande victoire pour vous et pour tous les travailleurs en refusant de répondre à la réquisition. C'est vraiment une des plus grandes victoires de ces vingt dernières années, car cette tentative de limitation hypocrite du droit de grève ne pourra plus jamais être appliquée, il n'est pas un seul travailleur qui osera répondre après ce que vous avez dit.

— Le gouvernement et le régime sont de plus en plus impopulaires. Il faut connaître les mineurs, ce sont des hommes lents à se décider, mais il ne faut pas croire que l'on puisse les manipuler facilement. La réquisition était une stupidité et c'était bien mal nous connaître, car si l'on se souvient de la grève générale que nous fîmes en 1941, il ne faut pas oublier que les Allemands n'ont même pas fait ce que De Gaulle a fait. En 1906 le gouvernement

A Lens avec un représentant du comité central de grève

M. L. — La grève a fortement surpris à ses débuts les travailleurs, la majorité ignorait les véritables conditions d'existence des mineurs et pensait qu'ils formaient, au contraire, un secteur privilégié.

— Il est exact qu'immédiatement après la guerre les mineurs furent parmi les travailleurs les plus favorisés. Mais bien avant 1968 les salaires étaient déjà dévalués. Et de toute manière les avantages particuliers qui les différencient des autres, comme la retraite, les allocations de logement, de chauffage, etc., en se généralisant à toutes les industries devaient précipiter un retard que de maigres augmentations ne pouvaient combler. Bien sûr, notre action déterminée par nos besoins immédiats.

Dans la réalité il y a que les mineurs ont à supporter une invraisemblable hiérarchie de salaires et qu'à un certain moment, une infime minorité (11%), les mineurs à l'abattage ont pu faire illusion. S'ils peuvent gagner jusqu'à 30 francs certains jours, le lendemain ils n'atteignent pas la moitié. Il est tout de même plus normal de parler d'une moyenne de 20 francs.

— Près de nous un mineur sort la feuille de paie, une trentaine d'années, père de deux enfants, 45 heures de fond par semaine... 223 francs pour la quinzaine...

— L'éventail des salaires à la mine plafonne à 2,93 de l'heure pour moins de 10 %, le reste oscille entre 2,47 et 2,70. Pour les ouvriers du jour la situation est encore plus dramatique. 1 % seulement dans la catégorie 7 — ouvriers faisant fonction de contremaître — gagne 2,56 de l'heure, la majorité, classée dans les catégories 4 et 5, ne touche pas plus de 2 à 2,24 de l'heure. Mais il faut aussi savoir qu'il ne s'agit nullement de manœuvres, mais d'ouvriers spécialisés : ajusteurs, électriciens, etc., dont les conditions de travail sont extrêmement pénibles.

M. L. — Comment expliquez-vous qu'un tel retard ait pu être pris, retard que vous estimez au minimum à 11% par rapport au reste de l'industrie sans que les syndicats soient intervenus ?

En fait en 1960, 1961, F. O., C. G. T., C. F. T. C. et Cadres signèrent avec la Direction des Houillères un protocole d'accord pour chaque année charbonnière qui va du 1er avril d'une année, au 1er avril de l'autre. A chaque réunion le problème soulevé fut noyé dans les contre-propositions des patrons.

— Il est curieux de noter que bien que les mines soient nationalisées, les mineurs continuent à parler de « patrons ».

La réunion de mars 1962 n'eut lieu qu'en mai. Outre l'augmentation des salaires le protocole prévoyait la mise à l'étude d'une nouvelle nomenclature de classification. Les patrons présentèrent un nouvel organigramme établi sans l'accord des syndicats. Il est bien entendu que nous avons refusé en bloc de contre-signer ce document. Cela était très important car non seulement les charbonnages nous donnent des salaires de misère, mais de plus les mineurs sont rarement rémunérés pour le travail qu'ils effectuent vraiment. Ainsi les catégories qui constituent un groupe sont déterminées par un ingénieur. Que l'activité de ce groupe change, et la modernisation nécessite une qualification plus en plus poussée, le travailleur appelé à un emploi supérieur devra attendre pour changer de catégorie le départ à la retraite, par exemple, d'un autre mineur.

A la réunion de mai 1962 nous avons demandé une augmentation de 8% ; la Direction nous a proposé 4,5%. Les syndicats refusèrent cette aumône mais elle fut imposée pour l'année charbonnière (ier avril 1962 au 1er avril 1963) par les patrons en deux tranches : 2% à partir de septembre 1962 et 2,5% en janvier 1963. Il est inutile de souligner le procédé qui consiste à reporter en plusieurs tranches les augmentations, car en vérité c'est 1,3% seulement qui aurait été perçu pour l'année.

Depuis quatre semaines, les travailleurs des mines sont dans la bataille. Du Nord à la Provence en passant par les bassins de Lorraine, de l'Auvergne et de la Loire, les mineurs, faisant face à l'épreuve de force voulue par le gouvernement, ont rejeté la réquisition. Leur combat est le nôtre, celui de nos libertés, celui du syndicalisme. En écho à cette insurrection des « gueules noires » contre l'« année sociale » du Pouvoir gaulliste, d'autres travailleurs ont engagé le combat. Les travailleurs des mines du fer, du gaz de Lacq. Ceux du Gaz et de l'Electricité, des Transports. Les dockers refusent de charger le charbon. Les fonctionnaires manifestent... Les métallurgistes revendiquent...

Le masque est aujourd'hui tombé, le gaullisme montre à tous son vrai visage. Pour soutenir nos camarades mineurs, l'unité d'action doit être complète, la solidarité sans défaillance. Notre MONDE LIBERTAIRE assure de sa solidarité tous les travailleurs en lutte. Il engage les militants ouvriers à méditer sur les nationalisations « tarte à la crème » de tous les réformistes. Il leur demande d'étudier, dès à présent, les collectifs qui feront passer les industries-clés, des mains de l'Etat-Patron, serviteur de la classe dominante, dans celles du monde du travail, seul producteur des richesses essentielles à la nation.

LE MONDE LIBERTAIRE

appliqua la réquisition et seulement pour assurer la sécurité dans les puits.

M. L. — Le problème de la mine n'est pas seulement un problème de salaire ; de quelle manière envisagez-vous votre avenir ?
— Le mineur n'a jamais eu d'avenir. Il se crève de 19 à 30 ans pour voir ensuite ses revenus diminuer lorsque, silicoché, il ne peut plus descendre au fond, encore heureux que la retraite ne soit pas calculée sur le salaire de fin d'activité. Dans notre région, où vit de la mine une population de 75.000 habitants, six puits sur douze ont été fermés ces dernières années, et cela, vous le savez, est irréversible. Et ce qui est dramatique c'est qu'il n'existe aucun plan de reconversion.

M. L. — Vous nous avez parlé de classification et de hiérarchie ; ne croyez-vous pas qu'il y a là un problème important à résoudre immédiatement ?
— Cela est très exact et trouve de graves prolongements dans tous les domaines : ainsi depuis les nationalisations le prix de tâche est fonction de l'abattage individuel, aussi l'inégalité s'accroît dans une taille où, par exemple, cinq mineurs trouveront des conditions de travail tout à fait différentes.

M. L. — Vous parlez de nationalisation, quel change avez-vous pu noter ?
— Il faut en parler avec beaucoup de prudence, car nous avons pu constater l'existence de toute une campagne de propagande dont les buts sont en fait de déprécier la mine, sa gestion, sa place dans l'économie moderne, à seule fin de rendre possible un retour à des mains privées.

En tant que syndicalistes révolutionnaires nous avons commis une grosse erreur en ne prévoyant pas la gestion ouvrière par l'éducation de cadres techniques syndicalistes. Ce dont nous souffrons beaucoup c'est d'une mauvaise organisation qui laisse aux Houillères la charge des travaux non rentables, alors que l'entretien est en particulier confié à des entreprises privées. Pour l'histoire il est intéressant de rappeler qu'en 1914 l'entretien fut confié à l'extérieur, l'exploitation fut alors déficitaire, et lorsqu'en 1927 les mines reprirent en main ces travaux, les actionnaires, dès 1928, purent toucher des dividendes. Autre exemple : un travail effectué dans un groupe — la réparation d'un essieu — donne un prix de revient de 70 francs ; une entreprise privée facture le même travail 350 francs.

M. L. — Nous insistons encore sur le problème des nationalisations et de leurs influences sur les mineurs eux-mêmes...
— Bien sûr, nous avons perdu la semaine de quarante heures, la productivité a augmenté dans des proportions considérables sans que les mineurs en tirent le moindre bénéfice. Au contraire les mines ferment, le nombre des postes diminue. Le déficit peut cesser si les houillères cessent de pratiquer la politique de tarifs préférentiels pour les grandes industries. Notre programme « révolutionnaire » est la lutte contre la hiérarchie et l'organisation d'un circuit de distribution direct organisé par les houillères.



Les grévistes à Marseille

Papa Khrouchtchev face aux anormaux

par ROLAND

« Il est difficile à un homme normal de comprendre ce qui se cache derrière le mot de dodécaphonie. Mais, selon toute vraisemblance, ce mot est synonyme de cacophonie ». Telle est l'une des dernières perles à ajouter au sotsissier du « communisme ». Elle est extraite du discours adressé, le 8 Mars dernier, par Mr Khrouchtchev aux écrivains et artistes de l'U.R.S.S.

Que Mr Khrouchtchev n'ait aucune notion de musique n'est pas d'une grande importance, le fait doit être courant chez les hommes d'Etat. Qu'il n'ait pas jugé bon de se faire expliquer ce que sont gamme, tons et demi-tons n'est pas tellement extraordinaire car il est courant de voir les hommes qui gouvernent les autres renoncer à apprendre quoi que ce soit. Ce qui est plus inquiétant, c'est de voir un tel homme faire aussi ouvertement profession d'obscurantisme et surtout ranger tous ceux qui n'ont pas son attitude hors du monde des gens « normaux ».

Une déclaration de ce genre exprime bien l'esprit profondément conformiste, traditionaliste et conservateur des bureaucrates russes. Il y a dans la société, selon eux, deux catégories d'hommes :

- d'une part, les « normaux » : ceux qui aiment les opéras de Glinka et les marches militaires (et aussi l'« Internationale »), intégrés dans les rites officiels ;
- d'autre part, les « anormaux » : ceux qui innove, cherchent à comprendre le fondement de la gamme, par exemple, et qui, en cela, font évidemment preuve d'une certaine perversion.

Dans la première catégorie, rentre naturellement selon Mr Krouchtchev, avec

lui-même, l'immense majorité des fonctionnaires du Parti et de l'Etat, des pères de famille et du peuple russe.

Dans la seconde, figure un nombre dérisoire mais quand même alarmant de Russes, souvent jeunes, et bien évidemment infectés par quelque virus venu de l'Occident capitaliste, ou ayant survécu à la Grande Révolution d'Octobre.

Cette conception sociale totalitaire suivant laquelle ceux qui ne partagent pas le point de vue officiel sont des malades, des désaxés, des éléments malsains, n'est pas nouvelle. Les Eglises, les Etats, les Armées, nous ont habitués depuis longtemps à cette manière de voir, tout particulièrement en Russie, avant comme après la Révolution.

Le conformisme étouffant de la Sainte Russie appuyée sur la « Vraie Foi » prolongé par celui du bolchevisme et de sa « Vérité » (Pravda) est ancien et les oukases regrettant de façon délirante la vie morale et intellectuelle étaient nombreux jusqu'à Staline et son fidèle Jdanov. On avait cru, ces derniers temps, que le dégel avait emmené à la dérive les expressions les plus grotesques de cette volonté de plier toute vie culturelle aux normes fixées par le Parti.

Nécessité ou non de composer avec le super-dogmatisme des Chinois, qui s'irritaient aussi bien du « dégel » que de l'abondance des allusions bibliques par rapport aux citations marxistes des dirigeants russes, nous revênes maintenant à l'omnipotence intellectuelle et à l'omniscience du Parti.

La psychologie moderne a montré comment la mentalité enfantine confère omnipotence, omniscience et même éternité aux parents. Ce qui permet d'explorer les origines des mentalités primitives, entre autres la mentalité religieuse. (Les Hommes ont créé les Dieux, non

exactement à leur image, mais à celle de leurs Parents). Or, rien ne peut mieux démontrer le fondement étroitement patriarcal de la structure mentale du « communisme » russe que les interminables discours de Khrouchtchev. Comment, ce même jour, dénonçait-il le danger de la satire sinon en disant « les mères agissent sagement quand elles ne donnent pas des instruments tranchants à leurs enfants aussi longtemps qu'ils ne savent pas les utiliser ». L'image est d'une limpidité telle que s'il est évident que la critique est par nature tranchante, la « mère » est le Parti et les Russes ne sont que des enfants. Les auditeurs de Mr Khrouchtchev, qui constituent depuis longtemps, et malgré les persécutions séculaires, une des « intelligentsias » les plus brillantes du monde sont plus lassés ou amusés d'entendre de telles choses que véritablement atterrés. Ils ont compris simplement qu'ils devaient se remettre à écrire, peindre ou composer ce qu'ils avaient en eux de meilleur « pour le tiroir », c'est-à-dire pour plus tard, et que seuls pourraient à nouveau « passer » les œuvres les plus anodines. La tutelle de papa Khrouchtchev, succédant à celle du Général Père des Peuples, comme à celle du Petit Père le Tzar. Les Russes continueront à devoir jouer de l'attente, de la ruse, de l'exil, pour s'exprimer, comme tant de noms prestigieux des lettres, des arts, des sciences, le font depuis un siècle et plus.

Mais au-delà de l'« intelligentsia » russe qui reste une couche relativement favorisée, l'ensemble de la population subit aussi cette inhibition morale, d'ordre patriarcal émanant du Parti. Un bon exemple en est fourni par la publication du manuel d'éducation sexuelle du Dr Atarov, analysé dans le num. 34

de la revue « Socialisme ou Barbarie ». Cet ouvrage officiel, quarante ans après les vifs débats sur la morale sexuelle et l'amour libre qu'accompagnaient la révolution russe, est tout empreint de la « Sagesse sexuelle des gouvernantes de 1880 », comme le fait remarquer la revue ci-dessus nommée. Liberté sexuelle, relations « pré-maritales » ou « extra-maritales », masturbation, etc... sont condamnées par le même système purement répressif d'interdits et de menaces que dans les livres manuels des confesseurs chrétiens. La chasteté absolue y est prônée de la même façon, ainsi que la résignation à l'amour non partagé. Tout cela, avec un refus complet, non seulement du freudisme mais des données psychiatriques ou médicales aujourd'hui les plus communes ; et en invoquant la « pression de l'opinion publique » pour pallier la loi vis-à-vis de « toutes les formes de conduite immorale ». La conclusion de la revue souligne précisément le lien entre une morale conformiste et antiscientifique et une société hiérarchique comme celle de l'U.R.S.S. Une telle morale sert nécessairement à justifier et fortifier une société d'exploitation grâce à l'incantation devant les personnes qui incarnent, à l'échelle de la société, les images parentales.

Bien sûr, Khrouchtchev n'a peut-être pas pensé à cela. Pour lui, c'est beaucoup plus simple. Il se contente de gouverner en bon père de famille. Et si ces « enfants » pensent autrement, c'est qu'ils sont « vicieux ». Après le père terrible, jaloux et lointain qu'était Staline, c'est le père bonhomme mais ferme, toujours le Père.

Sur les TENDANCES

L'article intitulé « La Fédération anarchiste » paru dans le numéro 36 du MONDE LIBERTAIRE, a suscité de la part de quelques sympathisants, certaines remarques concernant principalement les tendances. Les objections portaient essentiellement sur ce point : les tendances constituées ne seraient-elles pas enclines à mener une lutte, sourde ou ouverte, entre elles, ce qui affaiblirait le mouvement.

Comme à la F. A. on ne peut mettre la main sur « l'appareil du parti » puisque cela n'existe pas, il ne peut y avoir des rivalités de « factions », ce qui est un problème important d'éliminé. Il faut le répéter, les tendances ont pour objet de réunir des militants d'accord sur un programme, sur un combat à mener, sur des objectifs à atteindre, toutes choses qui ne présentent pas toujours la même acuité, le même intérêt pour tous les militants. Les anarcho-sindicalistes, par exemple, qui pensent que la lutte sociale doit se faire surtout par les syndicats, ont des problèmes bien précis, des actions à conduire qu'ils souhaitent voir étudier, diriger par eux. Pour d'autres, l'accent

sera mis sur le pacifisme, le communisme libertaire, etc. Bien sûr, chacun cherche à affirmer la justesse de ses positions. Mais c'est bien là que la confrontation des idées est enrichissante car elle permet de mieux comprendre le point de vue, les raisons d'agir des autres. L'éditorial de l'avant-dernier numéro l'explique très bien.

C'est pourquoi des bulletins, des revues peuvent être édités par les tendances, comme le prévoient les statuts de la F. A. Dans ces bulletins sont débattues des questions d'un caractère plus « technique ». Tout cela se fait au grand jour, en toute liberté.

« Une tendance, comme la définissait un jour Paul Zorkine, ne saurait constituer un mouvement à part. C'est une union de groupes au sein de la F. A. » En aucun cas une tendance ne pourrait présenter un caractère de « faction », d'organisation clandestine. Cela serait — est-il besoin de le préciser — en désaccord complet avec l'esprit des militants de la Fédération anarchiste, et même de l'anarchisme. Celui-ci, en effet, forme un tout, et un militant, à quelque tendance qu'il appartienne, est d'abord un militant anarchiste. Et une des qualités primordiales que doit posséder un militant qui a adhéré librement à une organisation comme la nôtre, fondée sur la confiance réciproque, c'est l'honnêteté envers les camarades. Il n'y a pas d'anarchistes « mineurs » ni « majeurs ». Il y a des militants qui analysent quelquefois les événements politiques différemment, qui ne réalisent pas forcément de la même manière devant eux, mais qui tous apportent leurs efforts à l'organisation.

Donc, quelles que soient les divergences qui surgissent entre les anarchistes — et il y en a — ils ne peuvent se considérer entre eux comme des ennemis.

L'ennemi est en face. Il vit de notre travail, avec son Etat, ses lois, ses mercenaires.

A. DEVRIENDT

LIBRES OPINIONS

par G. PIOUS

Valeur d'un statut des objecteurs de conscience

Il est fort question dans les revues pacifistes de la sortie prochaine au sein du parlement d'un projet de loi en faveur des objecteurs de conscience. Il est probable que ce projet sera étudié par la Chambre, qu'il subira maints amendements, sera malaxé par le Sénat, pour finalement être accepté par la Chambre, suffisamment adouci pour ne plus d'ailleurs refléter ce que voudraient réellement les pacifistes.

Que peut contenir ce statut ? Il sera probablement copié plus ou moins sur les statuts déjà en vigueur dans divers pays ? En mettant les choses au mieux, voilà comment je le vois :

a) Service civil plus long que le service militaire, peut-être égalité de temps, mais cela serait surprenant.

b) Utilisation des objecteurs dans divers travaux plus ou moins insalubres ou dangereux, cobaye médical, lutte contre les incendies de forêt, aide aux pays sous-développés, etc.

Il semble que les divers périodiques pacifistes sont d'accord pour cette forme de service civil, certains mêmes préconisent un service civil très dur, afin de « dépister les cas douteux ». Seul à ma connaissance Louis Simon s'élève contre toute obligation militaire ou civile, il dit « tout obligatoire s'oppose à la conscience libre », il a selon moi raison, en effet, examinons pourquoi le statut des objecteurs sera adopté par la Chambre, ratifié par les ministres, approuvé par le Général De Gaulle. L'armée, ou plutôt la tactique de la guerre ne requiert plus des masses d'hommes que l'on entraînant au maniement du fusil, ou de la baïonnette, que l'on « condi-

tionnait » afin qu'ils aillent joyeusement se faire étriper, ou étriper l'ennemi pour la défense de la « Patrie. Cela est périmé. En une seconde un bombardier fera le travail d'une année de guerre, la « papa » comme celle de 1914-18 ou même celle de 1939-40. On peut effectivement dépasser Hiroshima et raser en une seconde une ville comme Paris, Londres ou Moscou. Encore quelques années et c'est la moitié de la planète qui sautera. Donc la guerre ne mobilisant pas une population mâle et virile en son entier, rien ne s'oppose à conserver dans l'armée les « vrais mâles » et verser les « gonzesses » (formule para) dans un service civique.

Une autre raison fait que le Gouvernement n'est pas opposé à ce statut. Je vais me faire taxer de sectaire, mais tant pis. C'est avec le concours gouvernemental, la mainmise des camps d'objecteurs par la religion, le service civil en demande d'ailleurs la gênerance, et le service civil est dirigé par des protestants, protestants qui acceptent les catholiques comme co-dirigeants, mais pas naturellement les libres penseurs et encore bien moins les libertaires.

Si demain éclate un conflit, il y a fort à parier que les « montés » de ces camps feront tout pour faire comprendre à ses réfractaires que « la Patrie en danger demande que... ». Certes, beaucoup d'objecteurs refuseront, mais peut-être pas tous car même pour les objecteurs religieux il est difficile de ne pas « obéir aux maîtres spirituels ».

Evidemment, un libertaire ne peut avoir les mêmes conceptions du pacifisme, de la liberté qu'un croyant, un libertaire à cette chan-

ce énorme sur le croyant, c'est de ne pas croire aux « tabous » ; un croyant croit fatalement que sa religion est la meilleure, que seule elle est dans le vrai, et que les autres sont, naturellement, dans l'erreur, un croyant, même objecteur de conscience, croit dans les dogmes de sa religion non seulement en matière de croyance en Dieu, mais sur tout ce qui touche le temporel, à savoir : valeur de l'argent, respect des hommes ayant un fort compte en banque et se trouvant de ce fait dans la « classe sociale » la plus haute, respect des conventions sociales ; l'ingénieur, le docteur, le notaire, le juge, le curé, l'officier, etc., sont des hommes fatalement « plus intelligents » que le plombier, le charcutier, le paysan. Attention, ils peuvent avoir des connaissances plus vastes ayant davantage fréquenté les écoles, mais ils ne sont pas forcément « plus intelligents ».

Tout ceci explique pourquoi ce statut sera voté, cela explique moins les concessions faites par les pacifistes qui logiquement devraient refuser toute atteinte à la liberté individuelle, mais il faut croire que nous ne sommes pas mûrs pour demander, ou plutôt exiger la liberté complète de la personne, que nous avons besoin de contrainte sociale, de préjugés, de tabous, etc., et si l'humanité a fait des progrès immenses dans de multiples domaines, scientifiques, médicaux, elle n'en a accompli que très peu dans le domaine de la liberté, l'homme est toujours un esclave, taillable et corvéable à souhait, seule la forme d'esclavage a changé, mais le résultat est le même, malgré ou à cause peut-être des religions qui sont venues pour sauver les hommes.

Du mouton pour les p'tits oiseaux

Ca s'est passé un dimanche ! La bise glaciale avait tondu le sous-bois et les maigres pousses se rétrécissaient sous la crotte gelée. Les idées aussi !

A Pouilly-la-Forêt, le « Jeune Syndicalisme » tient un colloque. Le « Jeune Syndicalisme » ? Il s'agit ni de vous ni de moi, bien entendu ! Le « Jeune Syndicalisme », ce sont les secrétaires des Fédérations d'Industrie qui ont si brillamment enrichi la Confédération Générale « Force Ouvrière ». Des camarades couvés dans le giron par Jouhaux solennel et qui connaissent les usages. Le bon grain soigneusement trié, laisse l'ivraie à la porte du cénacle.

Après que, par la porte entrebâillée, on eût laissé pénétrer quelques journalistes triés sur le volet et dont, bien entendu, le représentant du « Monde Libéral » était exclu, l'exercice de haute voltige commença. Pelloutier une *vieille barbe* ! La Charte d'Amiens, gardienne vigilante de l'indépendance syndicale et du principe de la lutte des classes, *dépassée* ! Le syndicalisme intercorporatif et fédéraliste représenté par les Unions Départementales, *à la raison* ! Le « jeune syndicalisme » retroussait les manches sur ses maigres bras. On allait voir ce

qu'on allait voir ! On a vu, par le trou de la serrure !

Des idées « force » qui sont des idées neuves ont été élaborées ! (sic). D'abord la coordination de l'action revendicative. Mais certains esprits naïfs imaginaient que le Syndicalisme horizontal, Union Locale, Union Départementale, Confédération Internationale, avaient justement été créés pour cela ? Syndicalisme européen, voilà qui surprendra seulement ceux qui n'ont pas assisté à notre dernier congrès confédéral, qui ne lisent pas la presse syndicale ou simplement le « Monde Libéral ». Les « jeunes syndicalistes » seraient-ils de ceux là ? Soyons sérieux. Le but du « jeune syndicalisme » est clair. Il s'agit de liquider le syndicalisme traditionnel, le syndicalisme apolitique, le syndicalisme gestionnaire, le syndicalisme de lutte des classes, au profit d'un syndicalisme qui intégrera la classe ouvrière dans la société actuelle, qui le limitera à un rôle d'adaptation dans le cadre d'une politique et d'une économie pensées et réalisées ailleurs et, par conséquent, de laisser à la classe ouvrière dans cette société une place qui la maintienne dans la dépendance de ceux qui « savent » ! la nouvelle

classe technocratique en formation et qui groupe un certain nombre de « jeunes » qu'ils soient patrons, syndicalistes, intellectuels ou politiciens. Un syndicalisme à l'américaine, quoi !

Pour atteindre ce but, deux conditions : la suppression du syndicalisme horizontal qui coordonne à tous les étages du mouvement et son remplacement par un comité de « Présidents » éventuels des syndicats et la suppression de la lutte des classes.

Syndicalisme, ça ! Syndicalisme jeune ? Laissez-moi rire. Ce sont là des idées et des principes vieux comme le monde et seulement accommodés à la sauce technocratique, sauce à la mode et qui passera ! Des idées neuves, allons donc, du mouton pour les p'tits oiseaux bayant aux corneilles devant tant de sciences exposées. Le syndicalisme, c'est un humanisme, la revendication n'est qu'un élément d'un tout composé de principes d'organisation, d'économie et de morale. Le syndicalisme n'a pas pour but d'installer le moins mal possible les travailleurs dans une société donnée, mais de changer les rapports des hommes entre eux. Le syndicalisme sera révolutionnaire ou il crévera.

Mais dans ces sortes de choses, la rigolade ne perd jamais jamais ses droits ! A la fin du spectacle, il fut décidé « pour rire » d'organiser un vote pour désigner le futur secrétaire général qui, à la tête de la Confédération, remplacerait Botheau, dont personne à cet instant aurait donné un hard de la peau.

Hélas ! les résultats nous donnèrent un aperçu édifiant de la cohésion des « jeunes », et d'autre chose aussi peut-être ! Chacun des grands eût d'abord sa voix, parole !, et le reste dans une touchante unanimité se répartit au gré d'une clientèle serrée autour du « patron » présumé. Quand je vous le dis ! Le « jeune syndicalisme » est décidé à ne reculer devant aucun des problèmes majeurs de notre temps !

Oh ! à propos, il n'existe pas à Pouilly-la-Forêt de montagne, ce qui est dommage, car au prochain congrès Force Ouvrière, les délégués tous issus des syndicats de base et des commissions exécutives d'U.D. et qui représentent l'élément noble du syndicalisme se seraient fort rejouis de voir cette montagne accoucher d'une souris.

Maurice JOYEUX

Voir clair...

Il est excellent que les anarchistes reprennent le chemin des syndicats qu'ils n'auraient jamais dû désertier.

En effet, privé du contact des réalités ouvrières (même sous leurs aspects les plus décevants) le mouvement tend à devenir une chapelle et les compagnons à sombrer dans un faux intellectualisme qui les conduit souvent à s'installer purement et simplement dans le régime.

Ceci dit, la participation des anarchistes au mouvement syndical ne peut se faire sur la base de la répétition pure et simple de slogans (même et surtout si ceux-ci sont à la mode !).

C'est ainsi que, par exemple, les mots d'ordres « unitaires », celui de la « reconnaissance de la section d'entreprise » dissimulent des arrière-pensées politiques qu'il serait dangereux et naïf d'ignorer.

Quant aux accords d'entreprise, type Renault, il me semble tout à fait faux de les présenter comme de purs produits du hasard nés du désir de quelques farfelus U.N.R. de « faire du social ».

Hélas ! la politique dite des accords d'entreprises va bien au-delà de quelque préoccupation électorale... Par elle passe l'offensive de très grands style menée actuellement contre le mouvement ouvrier organisé.

Il peut sembler séduisant à un esprit superficiel de mettre dans le même panier conventions collectives et accords d'entreprise.

Rien ne serait plus faux, l'abandon des conventions collectives au profit des accords d'entreprise marque un recul considérable qu'aucune phrase gauche ne saurait dissimuler.

En ce sens, les accords Renault ont une valeur exemplaire... Chez Brissonneau et Lotz à Nantes, le patron propose lui aussi son accord d'entreprise.

Que dit le projet Brissonneau ?

Tout d'abord un préambule : « La Direction de l'Entreprise renouvelle l'assurance que, dans ce contexte, elle entend, dans le respect des droits du personnel et des droits syndicaux, participer au progrès social et tendre à une amélioration progressive du pouvoir d'achat réel des salariés. »

Elle entend également s'employer à ce que les ambiances du système économique ne compromettent pas la dignité humaine des salariés.

La Direction confirme notamment sa volonté de continuer à fournir aux salariés, par l'intermédiaire des Représentants de ces derniers, une information aussi large que possible qui permette au personnel d'être tenu au courant des grands problèmes économiques et sociaux qui se posent à l'entreprise et de donner son avis sur ceux-ci. »

Enfin, la Direction ne conteste pas

que, quelle que soit la bonne volonté des parties contractantes, la mise en pratique de ces objectifs ne sera pas toujours aisée et qu'elle pourra parfois donner lieu à certaines tensions.

Les parties contractantes estiment néanmoins que de la situation et des intentions analysées ci-dessus se dégage l'existence d'un intérêt commun, sur le plan de l'entreprise à tous ceux qui y participent et qu'une compréhension réciproque peut, sans préjudice des nécessités de l'action syndicale, tendre à servir utilement cet intérêt commun. »

Quel jargon ! on croirait entendre les gauchistes de la C.P.T.C. (1).

Mais ce n'est pas tout... les articles 3, 4 et 5 stipulent :

« Art. 3. — Le présent accord prend effet à compter du 1er avril 1963. »

« Art. 4. — Le présent accord sera valable jusqu'au 31 mars 1965. Un mois avant son expiration, les parties signataires se réuniront en vue de discuter les conditions de son éventuel renouvellement. »

« Art. 5. — En cas de non renouvellement du présent accord à son expiration ou si, entre temps, celui-ci venait à être résilié dans l'une ou l'autre des conditions qu'il prévoit, la Société ne sera plus tenue de maintenir les avantages supérieurs à ceux résultant des dispositions législatives ou réglementaires ou des Conventions Collectives en dehors toutefois de la retraite (art. 17) et des avantages acquis avant la signature du présent accord. »

Il y a un léger progrès par rapport à l'accord Renault qui stipule :

« Art. 40. — Chaque partie signataire peut prendre l'initiative de résilier le présent accord, si elle estime que les conditions générales existant au moment de sa conclusion se sont modifiées de façon importante. La résiliation ne deviendra effective qu'après un délai de trois mois civils, lequel ne pourra toutefois pas excéder la validité prévue du présent accord. »

« Art. 41. — En cas d'application des articles 39 et 40, la Régie Renault ne sera plus tenue de maintenir les avantages du présent accord, supérieurs aux dispositions prévues par les conventions collectives ou textes légaux en vigueur. »

Comme on le voit, chez Renault, ou décidément on n'a pas fait les choses à moitié, c'est l'ensemble de l'accord qui est remis en cause en cas de dénonciation.

Chez Brissonneau, il en subsisterait une partie.

Mais dans les deux cas, la notion de l'avantage acquis est remise en cause.

Mais on va encore beaucoup plus loin... chez Brissonneau l'article 7 du

projet patronal déclare :

« Art. 7. — Sans contester en quoi que ce soit la légitimité du droit de grève découlant de la Constitution, et sans vouloir y apporter de limitation, les parties signataires constatent que, à plusieurs reprises, la pratique s'est instaurée de se rencontrer pour chercher en commun une solution aux conflits avant d'engager une grève et considèrent que le maintien de cette pratique est souhaitable. En conséquence, elles décident de poursuivre cet usage avec les modalités ci-après :

« Aucun conflit concernant l'usine BL de Nantes ne pourra entraîner de lock-out (1) ni de grève, sans qu'aient été au préalable épuisées les possibilités de négociation directe entre la Direction locale et les représentants ouvriers, ces derniers comprenant par organisation syndicale le délégué syndical membre du personnel et un délégué du comité d'établissement ou du personnel. »

Seront considérés comme ne concernant pas spécialement l'établissement de Nantes, les mouvements organisés sur le plan national ou départemental ou local par les confédérations, fédérations ou unions syndicales pour le personnel de la métallurgie.

Au cas où toute autre cause risque d'entraîner un conflit, les délégués présenteront par écrit à la Direction une demande de conciliation.

Jusqu'à la réalisation de la conciliation, et dans la limite maximum de 30 jours à dater de la remise de la demande écrite, aucun débrayage n'aura lieu, sous réserve de ce qui suit :

« En cas d'observation, par l'une des deux parties, des dispositions prévues dans le présent article, l'autre partie sera déchargée de plein droit des engagements assurés par elle au titre du présent accord. »

(1) Il est précisé que le terme « lock-out » doit s'entendre dans son sens propre ; il ne s'applique pas en conséquence aux réductions d'horaires ou arrêts provisoires d'usines ou d'ateliers auxquels peuvent conduire un manque provisoire d'approvisionnements ou un défaut d'écoulement de la production de ceux-ci. »

La encore, on remarquera qu'il y a un recul par rapport à l'accord Brissonneau dont les articles 38 et 39 stipulent purement et simplement :

« Art. 38. — En cas de conflit limité ou généralisé, les parties contractantes s'engagent à ne recourir ni au lock-out ni à la grève avant d'avoir épuisé les possibilités conventionnelles, régle-

mentaires ou légales de solution. »

« Art. 39. — Il peut être mis fin de plein droit au présent accord en cas d'observation des dispositions de l'article 38 ci-dessus par l'une ou l'autre des parties. »

Il n'en demeure pas moins que dans les deux cas on assiste à une tentative (réussie chez Renault) de réglementation de l'exercice du droit de grève.

Il est évident que, vu sous cet angle, l'accord Renault ne peut être considéré comme un simple « coup de jarnac » et que les patrons auraient vraiment tort de « réagir avec violence » à une initiative qui va si évidemment dans le sens d'une défense efficace de leurs intérêts de classe.

Par contre du côté ouvrier on aurait non moins tort de sous-estimer le danger.

Plus que jamais aujourd'hui il nous faut d'abord voir clair, pour agir.

Gardons-nous de la répétition facile des lieux communs.

C'est une méthode qui a fait ses preuves... elle conduit à la démoralisation et à l'échec.

Le souci de nous faire comprendre ne doit pas nous faire renoncer à la nécessité inéluctable d'expliquer et de démythifier si nous voulons tout simplement rester fidèles à nous mêmes.

Je sais par expérience qu'il est plus facile de se laisser porter par le courant.

Mais est-ce là une attitude digne de qui se veut un anarchiste ?

Alexandre HEBERT

(1) La question : Les relations entre les syndicats et certains chefs d'entreprise ne sont-elles pas en train d'évoluer ?

Eugène Descamps répond :

— Si, il est certain que l'opposition systématique tend dans certains milieux à s'estomper pour faire place à une volonté de dialogue. Mais, il ne faudrait pas pousser cette évolution trop loin au point de supprimer toute « tension » entre les différents intérêts en présence. La reconnaissance de la section syndicale d'entreprise est nécessaire afin que le syndicalisme soit de « droit ». Car c'est dans la mesure où il existe des tensions qu'il peut y avoir dialogue, donc progrès. L'évolution de la grève est à cet égard symptomatique. Les grèves généralisées massives de naguère sont progressivement remplacées par des débrayages plus « spécialisés », par ateliers, par sociétés, autrement dit par une action plus diversifiée qui tient compte des situations différenciées.

(Interview de Eugène Descamps au journal patronal *Entreprises*. 17 novembre 1962.)

Paras, je vous ai compris

La pièce que se joue actuellement au Théâtre du Studio des Champs-Élysées s'appelait, à l'origine, « Les parachutistes ». L'auteur avait, courageusement écrit un premier acte, une sorte de lever de rideau, mettant en scène trois soldats du F.L.N., en Algérie.

Georges Staquet est Herman. Le fait qu'il soit Allemand, parle avec un accent tudesque (fort justement imité) situe son personnage. On pense déjà au criminel de guerre nazi réfugié dans la Légion. Mais au cours de la pièce, son caractère se précise : c'est la brute combattante, un peu le type de l'adjudant de carrière (qu'il soit Allemand ou Français) qui, dans le fond, est un brave type avec ses hommes, un peu balourd, aimant la bière, pas méchant mais un vrai tigre avec les ennemis. C'est vraisemblablement le pire de tous les types de militaires, véritable tueur borné et cruel, mais l'ami de tout le monde dans la chambre, celui qui l'on pardonne ses crimes gratuits parce qu'il est gentil avec les copains et ne renonce pas devant une tournée au bar.

Michel Huillard et Jean-Claude Bercq, jouent Ponce et Pilate. Comme leurs noms l'indiquent, ils s'en foutent. Pour eux, le problème de la torture par exemple, que les précédents (sauf Herman) essaient tout de même de justifier, ne les inquiète pas. Ils obéissent.

Marc de Georgi et Jean Bouchard, les soldats Napoléon et Bouffezigue, peuvent représenter, si l'on veut, les pieds-noirs dans l'armée. On pense qu'un vague idéal les pousse (Algérie française) ce qui n'est même pas le cas chez les autres. Cependant, conscient d'être les seuls à voir plus loin que « l'ennemi » ou les « anti-Français » dans le F. L. N., ils se taisent. Pas un mot sur le sort de l'Algérie ne leur échappe, mais que leur but soit, plus que pour aucun autre, l'anéantissement de la rébellion.

Gamil Ratib et Chantal Darget représentent la seule tentative amoureuse de la pièce. Bien souvent, lorsqu'une intrigue vient se greffer dans le déroulement d'une pièce comme celle-ci, on attend avec impatience qu'elle finisse pour revenir aux choses sérieuses. Ce serait encore le cas ici, n'était l'excellente interprétation de ces deux acteurs, qui réussissent à nous rendre attachants des héros stéréotypés et hautement symboliques, c'est-à-dire sans consistance, c'est-à-dire dans l'esprit de l'auteur, Saïd (Gamil Ratib) et Mora (Chantal Darget) représentent-ils l'un l'Algérie en révolte, l'autre l'Algérie enchaînée et finalement résignée. Les deux jeunes soldats du F. L. N., Lahsen Bouklich et Razak Hamami, tiraillés de tous côtés, sont excellents dans les rôles difficiles. C'est au mérite de ces quatre acteurs que l'on doit d'oublier le symbole des personnages pour ne s'attacher qu'à leur humanité.

Les paras seront-ils sauvés, pourrait se demander un prêtre; oui, sans doute, puisqu'un étranger pudeur s'empare du caporal Gros-Bébé au moment d'envoyer son prisonnier à la torture, et que sa gêne se traduit par la comédie qu'il joue et fait jouer à Saïd. Là était peut-être le problème que voulait traiter l'auteur ? On ne sait, tant la pièce va et vient d'une action à l'autre.

La mise en scène de Boursellier, comme toujours, est pleine de trouvailles, de virulence, d'idées heureuses dans la direction des acteurs. On se demande ce qu'il serait resté des « paras » sans lui. Ceux qui ont vu la « Jungle des Villes » peuvent se rendre compte de ce que peut donner un grand metteur en scène s'attachant à une pièce de valeur. Revenons que Boursellier quitte le Studio des Champs-Élysées. Il a

fait des « parachutistes » une pièce où l'on ne s'ennuie jamais, (sauf dans ce lever de rideau-premier acte, décidément irratrapable) il a réussi à déboucher quelques qualités dans la pièce de Jean Cau pour les mettre en valeur. Rien que pour la mise en scène de Boursellier et la douzaine d'acteurs excellents qui composent la distribution, il faut voir « les Paras ».

Il faut reconnaître, à la décharge de Jean Cau, que le sujet était difficile. Deux possibilités s'offraient : faire une pièce politique et engagée, mettant en cause l'armée, puisque la guerre d'Algérie est finie, et c'était l'interdiction... Faire une pièce de meurtres de laquelle se dégageait l'anti-militarisme ou la sottise, comme « Les Officiers », de Lenz, pièce se jouant actuellement au Récarnier, dans laquelle l'auteur a magnifiquement réussi partout où Jean Cau a échoué. Au lieu de cela, nous assistons à un compromis, une sorte de récréation mêlant le burlesque, la satire, le drame. Surtout, ne pas prendre ouvertement parti. On nous dit bien que les paras torturent, mais en contre-partie le chef P.L.N. trahit ses camarades, l'indicatrice algérienne devient une fille à soldat. Et puis, tous ces jeunes gens, bien sûr, ce sont des bourreaux, mais tous les autres aussi sans doute, même les révolutionnaires. En ménageant ainsi tout le monde, accusant les uns et les autres, Jean Cau fait le jeu aussi bien de la « gauche » que de la droite, celle-ci, on le sait, étant toute prête à pardonner quelques satires pour peu que l'on rabaisse également les insurgés. Et puis, lorsqu'un des paras commente, avec ironie le journal, se moquant de quelques têtes de turcs, comme n'importe quel homme de gauche, n'est-ce pas l'auteur qui parle ?

JEAN ROLLIN

Accolé à la vigne rabougrie, le Musée est perché au flanc du coiteau que le vent du nord passe au peigne fin — on y grimpe par les marches d'une sente qui serpente au hasard parmi des pelouses étagées qu'arment des pousses qui parviennent difficilement à percer la terre maigre.

Le bâtiment qui, au dix-septième siècle fut la « folie » du comédien Claude Rosimond, a été aménagé avec goût et ses salles abritent maintenant les trésors du vieux Montmartre sous la garde vigilante de notre ami Paul Yaki, l'historien officiel de la « République ».

Parmi les souvenirs curieux répartis dans les différentes salles, il faut citer la reconstitution du cabinet de travail du grand musicien Gustave Charpentier, une autre reconstitution également pittoresque : un vieux bar montmartrois. Une salle est consacrée au peintre Emile Bernard, une autre à Steinen, un dessinateur qui fut en son temps une illustration de la Butte. Enfin on trouve des souvenirs captivants de la Commune, des aquarelles d'Edouard Le Fevre, qui illustra le village et nous a laissé des dessins délicieux de ses vieilles rues rocailleuses. Des dessins d'André Gill, des souvenirs de Gaston Coupat, de Brunt, de Willette, de Jules Vallès, de Suzanne Valadon, d'Utrillo, qui sont déposés dans des vitrines qui entourent une magnifique maquette en relief « au village ». On pourrait y voir également un numéro du LIBÉRAIRE de l'époque où notre journal avait établi ses pénates sur la Butte. Malheureusement, nous n'en avons pas trouvé. Avis aux camarades qui pourraient nous procurer un.

Le Musée du vieux Montmartre possède cette qualité qui est le privilège de ces cercles locaux. Il rend extrêmement véridique l'histoire aux quelles il reconstitue leurs couleurs effacées par le temps.

Que le flâneur montmartrois, le promeneur inaccoutumé de notre Butte, le touriste français ou étranger ne manquent pas la vitrine de notre Musée (11, rue Cor-

émissions de G. Charbonnier durant quarante minutes, et parfois plus longues, puisque prolongées par des conférences faites par d'éminents professeurs. Si les propos diffusés et les interprétations sont discutables, il reste cependant à ceux qui n'ont pas la possibilité de potasser de gros bouquins un vaste aperçu de l'œuvre du fossoyeur de l'Internationale. L'ensemble de ces émissions comportait, pour distraire un peu l'auditeur, la pièce de Malaparte « Das Kapital », Pierre Leproux y était Karl Marx, et Jacques Berthier, Engels, Malaparte a sans doute beaucoup brodé autour de son intrigue, aussi convient-il de se reporter à des historiens sérieux.

Toujours sur « France III », le samedi 30 mars à 21 h 16, une heure et demie d'antenne sera consacrée à notre regretté camarade Armand Robin à l'occasion de 2ème anniversaire de sa mort. Nous serons à l'écoute et tâcherons de rendre compte dans notre prochain numéro.

J. F. STAS

Le Musée du vieux Montmartre

Enfin, Michel Creton et Jacques Guilmet, dans des divertissements burlesques, font penser aux garçons de la rue.

Côté féminin les rôles sont plus ingrats, notamment pour Martine Rodon (la fille du vieux Misanthrope) qui n'ayant que quelques répliques à donner impose cependant une perpétuelle présence en scène. Anne-Marie Baladi campe une silhouette de vieille femme haute en couleurs.

Mais, c'est à la mise en scène et à la compréhension de tous qu'il faut rendre hommage pour avoir restitué à l'œuvre son rythme et sa vie.

La seconde pièce, « La cruche cassée », de Heinrich von Kleist, nous transporte dans la Hollande du XVIII^e siècle parmi des campagnards.

L'auteur à cheval sur deux siècles, l'est aussi sur le deux écoles. Par la vérité du langage et l'observation aiguë cette pièce pourrait être signée de Guy de Maupassant n'était l'étrange personnage du juge, semblant jailli d'un roman de Dostoïevski, bourré de complexes et poursuivi par le sentiment de culpabilité et dont le procès qu'il juge est son propre procès.

Ce rôle excessif et écrasant où la maladresse du personnage à se disculper l'accuse plus complètement, est tenu avec force par Michel Culin qui s'en tire à son honneur.

Autour de lui citons J. P. Vincent, d'une belle sobriété; Jeanne Moulin, pleine de naturel, et Lola Boznik, étonnante de justesse et de truculence, sans jamais forcer, dans le rôle d'une maîtresse paysanne.

M. L.

tot), il est assuré d'emporter avec lui une moisson de ces souvenirs qui réchauffent le cœur et enrichissent l'esprit.

SUZY CHEVET

Théâtre

Une fois de plus l'ardente troupe du Lycée Louis le Grand nous offre son spectacle annuel, résultat d'efforts et de foi en l'art théâtral.

Une fois de plus aussi, dédaignant les sujets faciles par lesquels il lui serait aisé de vaincre sans péril, elle déterme comme un joyau enfoui cette comédie d'une autre ère qui garde, malgré les siècles, sa jeunesse, sa joie et sa satire.

Ménandre, quelque 300 ans avant Jésus-Christ écrivait « Dyscolos » mysanthrope en guerre perpétuelle contre les hommes et les usages, mais qui, plus rigoureux qu'Alceste, refuse tout commerce avec les premiers et passe outre aux seconds.

Il ne faudra pas moins que l'amour pour le vaincre et lui enlever sa fille.

A travers cette farce, l'auteur nous offre de rapides aperçus sur les mœurs de cette lointaine civilisation grecque assez peu dissimulables de ceux de tous les temps; au fil de l'action fusent comme des traits de lumière, de sévères critiques d'ordre philosophique et social, et il ne faudrait pas grande transposition pour que les fidèles chrétiens de nous jours se reconnaissent dans les sacrificateurs d'alors qui livraient leurs offrandes « moins aux Dieux qu'à eux mêmes ».

Nous retrouvons Jean Claude Godin qui prête son beau timbre au dieu Pan; Alain le Bert qui, dans une trop rapide silhouette, fait valoir un naturel et une vie qui promettent; J. P. Gernez, jeune amoureux, plein de flamme; Emmanuel Delivet très sobre dans un rôle de moines de relief et Patrice Chereau dans le sauvagement de la pièce, son interprétation est bonne et vraie, mais le déhât nous prive d'une diction toujours audible.

Côté féminin les rôles sont plus ingrats, notamment pour Martine Rodon (la fille du vieux Misanthrope) qui n'ayant que quelques répliques à donner impose cependant une perpétuelle présence en scène. Anne-Marie Baladi campe une silhouette de vieille femme haute en couleurs.

Mais, c'est à la mise en scène et à la compréhension de tous qu'il faut rendre hommage pour avoir restitué à l'œuvre son rythme et sa vie.

La seconde pièce, « La cruche cassée », de Heinrich von Kleist, nous transporte dans la Hollande du XVIII^e siècle parmi des campagnards.

L'auteur à cheval sur deux siècles, l'est aussi sur le deux écoles. Par la vérité du langage et l'observation aiguë cette pièce pourrait être signée de Guy de Maupassant n'était l'étrange personnage du juge, semblant jailli d'un roman de Dostoïevski, bourré de complexes et poursuivi par le sentiment de culpabilité et dont le procès qu'il juge est son propre procès.

Ce rôle excessif et écrasant où la maladresse du personnage à se disculper l'accuse plus complètement, est tenu avec force par Michel Culin qui s'en tire à son honneur.

Autour de lui citons J. P. Vincent, d'une belle sobriété; Jeanne Moulin, pleine de naturel, et Lola Boznik, étonnante de justesse et de truculence, sans jamais forcer, dans le rôle d'une maîtresse paysanne.

M. L.

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



L'INDE, par Hem Day (Edition Pensée et Action).

Cet essai de notre camarade Hem Day, qui porte en sous-titre « Impressions sociales et philosophiques », est un ouvrage indispensable à tous ceux qui regardent l'évolution d'un monde qui, malgré le raccourcissement des distances demeure lointain. L'auteur est un non-violent et on peut supposer que son voyage fut en quelque sorte un pèlerinage aux sources d'une pensée dont Gandhi fut l'expression la plus achevée. Toutefois, Hem Day nous prévient : « N'attendez pas de moi des déclarations de propagandiste s'efforçant de présenter un monde idéalisé, une société parfaite où il ferait bon vivre. » Et il va tenir sa parole, nous montrant sans indulgence et avec une objectivité parfaite un monde qui meurt d'une spiritualité, d'où la virilité est absente.

Chapitre par chapitre nous voyons se construire, ou plutôt se désagréger cette civilisation archaïque. Les castes, la surpopulation, la misère, le militarisme, la superstition, les préjugés de toutes sortes ! On a bien l'impression lorsqu'on ferme ce livre que Gandhi est passé à côté des vrais problèmes et qu'il est

une libération que l'apôtre a manquée, une libération bien plus importante que la libération nationale réalisée plus en surface qu'en profondeur, c'est la libération de lui-même que ce peuple devra accomplir s'il désire reprendre sa marche en avant. Je voudrais d'ailleurs dire, tout en étant persuadé que ce ne fut pas là le but recherché par l'auteur, que cet exposé objectif nous confirme dans cette idée rationaliste que ces spiritualismes décadents vont à l'encontre des morales qu'ils proposent et qu'ils ne sont que les alibis de surface d'un conservatisme étroit et borné.

L'auteur nous brosse également quelques portraits rapides des monstres sacrés de l'Inde : Vinoba, Tagore, Gandhi, etc. Lui dirais-je que je ne suis pas si sûr que lui que les apôtres, et leurs rites, n'auraient pas besoin d'être démythifiés et remis à leur vraie place ?

Mais je crois en avoir assez dit pour que le lecteur désire connaître cet ouvrage sérieux, écrit sans austérité d'école et qui de toute façon est un apport considérable à la bibliothèque libér-

LE TEMPS DES ASSIS, par Maurice Lemaitre (Grassin, éditeur).

Certains se souviennent encore de Maurice Lemaitre, compagnon d'Isidore Issou, pape du lettrisme, et qui fut il y a une dizaine d'années membre de l'équipe de rédaction du « Libéraire ». Il fut à l'origine de l'enquête de notre journal sur le cas Céline, enquête à laquelle répondirent un certain nombre d'écrivains français connus, et qui hâta le retour de l'exilé.

Dans la préface de l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui, Maurice Lemaitre nous fait part des avatars de son ouvrage auprès des éditeurs et cela est bien réjouissant, toutefois on voudrait, si cela pouvait le consoler, lui affirmer que dans ce domaine son cas ne fut qu'un cas d'espèce et que nombreux sont ceux qui attendent en pètinant devant la porte d'un éditeur.

LES LIONS DANS LA VILLE, par Gérard Lucas (Edition du Pavé).

Voici un livre de jeunes qui nous vient de Suisse. L'ouvrage nous est présenté comme une œuvre audacieuse. Il faut croire qu'entre Genève et Paris, la distance est plus grande qu'on ne l'indique dans l'indicateur Chaix. Car ici il paraîtrait plutôt anodin et on peut dire que chez nous nos « jeunes lions » font mieux. Ne croyez pas surtout que ce livre soit sans intérêt, mais de là à se voir la face et à crier au scandale, Bigre !

Le « Temps des Assis » se veut polémiste et il l'est. L'auteur s'en prend successivement à la religion, à la médecine, à la philosophie, aux économistes, à l'art et à une certaine conception de l'amour. Il le fait avec verve et sans aucun ménagement pour quiconque. On peut ne pas être toujours d'accord avec lui, on peut même considérer comme élémentaire certaines de ces propositions, il n'en est pas moins vrai qu'on s'amuse à la lecture de son livre et que ce rire est vengeur. Enfin, voilà un ouvrage qui a eu contre lui le vote de M. Lazareff et qui, malgré tout, a fini par arriver sur les rayons du libraire. Rien que pour cette performance, il mérite notre intérêt, même si c'est là sa seule vertu, ce qui n'est pas le cas.

L'histoire qu'il nous conte est l'histoire d'une certaine jeunesse de notre temps et probablement l'histoire d'une certaine jeunesse de toutes les époques qui ont précédé la nôtre. L'élément dramatique est fourni par un avortement qui tourne mal. L'élément sentimental par les démarches d'un couple qui se veut libre, mais qui, en réalité, évolue de façon très classique dans le dédale compliqué du cœur. Le li-

Ambrose Bierce et la guerre

Pour qui aime à s'aventurer hors des sentiers battus de la littérature, Ambrose Bierce, écrivain américain, auteur de nouvelles fantastiques et d'un « Dictionnaire du Diable » caustique et misanthrope, se pare d'un halo de brume que sa disparition mystérieuse alors qu'il avait rejoint au Mexique les troupes de Pancho Villa, ne fait qu'épaissir. Les traductions françaises de ses œuvres étaient, il y a encore quelques années, fort rares et c'est avec grand plaisir que ses admirateurs accueillirent les parutions du « Dictionnaire du Diable » d'abord et d'un recueil d'« Histoires Impossibles ». Le côté cynique, anticonformiste et destructeur des valeurs établies de Bierce, se fait jour dans son Dictionnaire que ces quelques définitions suffisent à situer :

« Couvent : Lieu de retraite pour femmes tenant à se donner le loisir de méditer sur le péché d'oisiveté.

Hachette : Une jeune hache, pour les Indiens Tomahwak.

« Enterre la hachette, irascible Rouge, Car la Paix est bénédiction, dit l'Homme Blanc.

Le sauvage obéit et enterra son arme Avec les rites dus, dans le crâne du (De John Lukkas.) [Blanc.

Indigènes : Personnes de moindre valeur encombrant le terreau des pays récemment découverts. Ils cessent vite d'encombrer pour fertiliser.

Monument : Structure servant à commémorer quelque chose qui n'a pas besoin d'être commémoré ou qui ne peut l'être. La coutume des monuments trouve sa *reductio ad absurdum* avec les « Monuments aux morts inconnus » de ceux qui n'ont pas laissé de mémoire.

Novembre : Le onzième douzième de la fatigue.

Les quatre contes qui terminent « Histoires Impossibles » nous touchent davantage que les premiers qui relèvent, somme toute, d'un fantastique qui n'apporte pas grand chose au genre. Ici, il se montre un maître de l'humour noir. Ses assassins tranquilles parricides

et infanticides, subtils et imaginatifs, dansent avec leurs victimes une sarabande macabre au son de son violon grinçant qui n'épargne rien : famille, religion, armée.

Mais c'est surtout avec son recueil « Au cœur de la vie » dont quelques extraits ont été traduits en français et édités sous le titre « Morts violentes » que celui que l'on nomme Bister Bierce (Bierce l'amer), nous intéresse le plus. Il nous peint ici des scènes de la guerre de Sécession qu'il a faite dans les rangs yankees.

Un homme tel que Bierce ne pouvait avoir de la guerre une vision conformiste et l'échappe évidemment au pittoresque facile de la gloire, des héros, des drapeaux qui claquent au vent et des charges de cavalerie avec sabres qui brillent au soleil. Il ne tombe pas non plus dans l'ornière d'un pseudo-pacifisme larmoyant et qui manque si souvent, son but. Sans perdre apparemment parti contre la guerre, il nous plonge dans son horreur et sa parfaite inutilité avec le calme absolu et l'œil froid du dissecateur. Ses personnages à la fois victimes et bourreaux, mais de toute façon toujours victimes, se meuvent sans issue dans cet univers cruel et absurde qu'est la guerre. La guerre dont les circonstances inévitables font qu'un fils tue son père, qu'un frère tue son frère, qu'un mari tue sa femme et ses enfants. Nous partageons les angoisses de ce soldat qui, coincé sous les décombres d'une maison, voit son fusil chargé, pointé entre ses deux yeux et ne peut faire aucun geste et le désir d'un homme accusé d'espionnage que l'on pend et qui, dans le court instant où la mort fait son effet, rêve qu'il a réussi à s'échapper.

Cette dernière nouvelle « Ce qui se passa sur le pont de la rivière du Hibou » a été mise en images, ainsi que deux autres nouvelles du recueil, par un jeune cinéaste, Robert Enrico ; ces trois extraits de Bierce doivent faire l'objet d'un long métrage dont nous attendons avec impatience la sortie.

Aurélien DAUGUET.

vre, sans audace excessive, est écrit correctement et se lit d'un seul trait. C'est un bon roman, surtout curieux parce qu'il nous

révèle sans nous le dire des conceptions morales d'un peuple voisin qui parle et qui écrit dans notre langue.

COLLECTION POPULAIRE (LIVRE DE POCHE, COLLECTION IDEE, ETC.).

■ **Manifeste du surréalisme**, d'André BRETON. — Ouvrage indispensable de la jeunesse, qui fait comprendre à la fois la seule insurrection littéraire depuis le romantisme et les conflits qui opposèrent vers 1930 les intellectuels et les marxistes au sein même du parti communiste.

■ **Le petit arpent du bon Dieu**, d'Erskine CALDWELL, un des chefs-d'œuvre de l'école néo-naturaliste américaine. Histoire haute en couleurs des paysans pauvres du Sud, travaillés par la superstition, les femmes et les problèmes sociaux.

■ **Poèmes**, de Guillaume APOLLINAIRE. — Publication d'une centaine

de poèmes les plus significatifs de l'auteur. Ce recueil a l'avantage de nous faire connaître les divers aspects de son talent. Ajoutons pour ceux plus particulièrement intéressés par la poésie que ce livre contient deux pièces jusqu'alors inédites.

■ **Le Satiricon**, de PETRONE. — Chef-d'œuvre malheureusement incomplet qui est probablement le plus ancien de tous les romans. Monument précieux de la vie du petit peuple sous Néron. C'est une histoire lesse, graveleuse même, qui semble à la fois une protestation contre les mœurs, la morale et l'organisation de l'empire romain.

Peinture dans l'île

Dans la jungle du marché artistique parisien, indifférente aux querelles des deux rives, une nouvelle galerie « à suivre » vient de s'ouvrir. Discrète, elle est pourtant familière aux promeneurs de l'île de la Cité. Les libéraires y seront les bienvenus. Ils y découvriront la peinture telle qu'elle devrait être et non telle qu'elle est devenue par la faute de certains pontifes de la critique, de certains mercantis et de certains barbouilleurs.

Son animatrice, qui n'est autre que la fille de notre ami Cora VAUCAIRE, a fait en quelques mois la preuve de sa compétence. Elle nous a successivement présenté :

— les toiles d'un autre douanier Rousseau qui signe GRIM. Septuagénaire naïf, ses prairies, ses forêts, ses jardins, ses villages ont la fraîcheur de l'enfance. Du vert, beaucoup de vert, comme pour nous aider à ne pas périr étouffés par la grisaille des villes ;

— un jeune classique, Thierry VERNET, qui a déjà exposé en France et à l'étranger, nous a soumis avec bonheurs une ample moisson de dessins, d'aquarelles et de croquis ;

— un beau choix de gravures de maîtres d'hier et d'aujourd'hui (parmi ces derniers, retentir le nom de LARS BO) ;

— la première exposition d'un autre jeune déjà parfaitement mûr, Henri SAMOUILLOV (peintures et dessins) préfacé par Philippe Soupault ;

— enfin, OHL, avec sa « ronde des animaux », renouvelée la tech-

nique du collage que trop de bricoleurs menaient à l'abîme.

Bref, dans l'ensemble, des expositions plaisantes. Remercions-en Claudine Vaucaire et souhaitons bonne chance à sa galerie du Pont-Neuf, 26 Place Dauphine.

J. L. GERARD

Disques

A l'heure où les Hallyday, Taylor, ou autres White Spirit du même tonneau qui font des succès d'édition qui défient le bon sens, il nous est agréable de signaler la sortie d'un très bon disque de notre amie Francesca SOLLEVILLE (1).

Sur des musiques de Ferré, Brassens, Ph. Gérard, J. Ferrat, Delarue, Lacome, et des paroles

dus aux plumes d'Aragon, Armand Lanoux, Ferré, Maurice Fombeure, Paul Fortet... Baudelaire (autant de noms qui sont des références de bon goût), Francesca SOLLEVILLE nous les genres qu'elle peut aborder tous les genres grâce à un organe solide qu'elle maîtrise parfaitement et une grande faculté d'interprétation. Gageons que nous aurons à réparer de ses disques.

A la Librairie Publico, vous trouverez tous les disques de la magnifique artiste Francesca SOLLEVILLE.

1. — F. Solleville chante Aragon, Bérimont et Léo Ferré, 9,65 francs.

2. Merde à Vauban, José de Catalogne, Un accordéon pour Paris, 9,65 francs.

3. Mac Orlan, 9,65 francs.

4. récital de chansons 22,26 frs.

S. C.

DEUX HOMMES
Le premier était un sauvage,
Vivant nu comme aux premiers [ages]

Il ignorait tout habillement.
Le second, un civilisé,
Uniforme et bottes grises,
Se coiffait d'un casque évassé.

Tandis que l'insouciant sauvage,
Mollement couché sur la plage,
S'offrait aux solaires bronzages,
Le raffiné civilisé,
Lui, se terrait, terrorisé,
A l'idée d'être atomisé.

Volait autour du sauvage,
Des oiseaux bleus au gai ramage
Chantaient et lustraient leur plumage,

Devant que le civilisé
Par gribouille superstitieuse
Mettait au point une fusée...

Le premier était un sauvage,
Le second un civilisé.

LEO CAMPION.

Sur l'organisation

L'un des caractères essentiels de la branche libertaire du socialisme est d'être révolutionnaire. Révolutionnaire, c'est-à-dire partisan d'un changement radical des structures politiques et économiques des sociétés actuelles. En effet, le but de l'anarchisme, qui est la liberté de l'individu, ne peut se concevoir là où l'on exploite, où l'on opprime, où l'on divise, où l'on oppose les hommes entre eux.

Dans la perspective de l'affrontement permanent des classes sociales et de la fin historiquement inéluctable des sociétés de classes et des Etats, seul le programme libertaire apparaît comme moyen et comme but de nature à satisfaire à sa destinée.

Lorsque nous parlons de socialisation sans étatisation, de planification par les consommateurs, de contrôle ouvrier, d'égalisation des revenus, d'internationalisme, de fédéralisme, voilà autant de réalités dont certains traits sont déjà discernables à partir de nos sociétés existantes. Né dans la lutte des classes, l'anarchisme résout les problèmes de ce phénomène par ses bases essentielles humanistes et individualistes.

Seulement il semblerait qu'à notre époque révolutionnaire, vouloir ou préparer la révolution soit le fait d'attardés nostalgiques alors que la science, l'espace... Non ! on n'est pas révolutionnaire pour le plaisir de l'être, on est révolutionnaire parce que la révolution est là. Il ne s'agit pas comme disait notre ami Paul Zorline de croire ou non, d'être pour ou contre la lutte des classes, la lutte des classes est là et n'a que faire de tels problèmes. Tant que l'autorité et l'exploitation persisteront en un quelconque point de la planète, la révolution sociale se présentera comme un naturel aboutissement. Alors tous les dogmatiques faux-prophètes et raisonneurs opportunistes peuvent s'essayer à redonner un semblant de lustre à de fausses théories aussi vieilles que le socialisme.

Quand on nous dit que l'évolution économique du monde, l'industrialisation, la productivité sont de nature à éliminer les contradictions des régimes capitalistes ou de l'économie étatisée, les travailleurs répondent pour nous par une grève

comme celle que soutiennent en ce moment même les mineurs. La vraie condition des exploités apparaît à une foule ébahie. Deux principes fondamentaux se dégagent alors : qu'il ne peut y avoir de relativité dans l'exploitation, que les classes dirigeantes et possédantes sont incapables de pallier de telles crises.

Et quand bien même, il est heureux que la condition ouvrière ne soit plus ce qu'elle était il y a un siècle, voilà un fait rassurant et riche de promesses. Cette société libertaire pour laquelle nous combattons nous ne l'aurons pas d'une foule affamée et inculte.

Reconnaître le chemin parcouru depuis que Bakounine écrivait : « ...Puisse le prolétaire, le travail-

leur, deux thèses s'affrontent : l'une fait une totale confiance à la spontanéité des masses, l'autre préconise au contraire l'action volontariste d'une minorité. L'histoire nous montre, dans les deux cas, un certain nombre de faits qui confirment la réalité et les possibilités des deux théories, mais qui ont ceci de commun c'est qu'elles se rejoignent dans l'échec des buts avoués; par l'apparition d'une nouvelle classe dirigeante qui canalise le mouvement à son profit dans le premier cas ou qui surgit dans le second tout naturellement des rangs de la minorité.

L'évolution du mouvement socialiste a conduit à une prépondérance des organisations de masses : syndicaliste d'une part, social-démocratique de l'autre. Le syndicalisme révolutionnaire de Pelloutier et de Griffuelhes, la social-démocratie de Rosa Luxembourg ne pouvaient laisser prévoir que les appareils bureaucratiques inhérents à ces types d'organisations, seraient, contre les aspirations ouvrières, des freins plus efficaces souvent, que les organismes de répression. Atteints

par Henri KLEBER

reils de direction, que les spéculations impuissantes de l'« élite » déterministe.

Nous croyons en la révolution parce que l'histoire témoigne du renouvellement incessant des mouvements populaires spontanés qu'un tournant décisif peut intervenir si du peuple, et vivant dans le peuple, se dégage une minorité agissante, organisée, convaincue d'autant plus consciente de ses possibilités, qu'elle les limite, en ne confondant ni en ne subordonnant les intérêts de classe des travailleurs aux intérêts de la minorité.

Alors en dehors de l'action spontanée des masses il n'y a rien. Mais nous avons souligné et nous connaissons la nature limitée de cette action, non que nous mettions en doute sa puissance mais son étendue. Le rôle d'une minorité apparaît nettement dans une action de masse comme la tentative de dépassement de l'objectif conscient. Ce

ANARCHISTE - COMMUNISTE

leur manuel, l'homme de peine, est le représentant historique du dernier esclavage sur la terre, son émancipation est l'émancipation de tout le monde, son triomphe est le triomphe final de l'humanité... », comprendre que l'hypothétique bien-être de l'ouvrier loin d'être un frein est, au contraire, un formidable pas en avant vers cette émancipation de l'humanité, voilà ce qui doit être à la base de toute pensée révolutionnaire.

Pour nous autres, anarchistes-communistes, qui avons à agir pour une révolution, mener une action qui ne peut en aucun cas se confondre avec une prise du pouvoir que ce soit au travers des possibilités offertes par l'Etat, comme le parlementarisme ou tous autres moyens violents tendant au même but, il importe de déterminer ce qui est nécessaire pour ce que nous voulons, par l'étude objective des faits.

Pour mener à bien cette révolu-

tion par le virus de la technocratie, partis et syndicats apparaissent aujourd'hui comme des têtes sans corps, disposant d'une indiscutable clientèle électorale, de moins en moins de militants de base d'ailleurs inutiles, d'une pléthore de responsables irresponsables, dominés enfin par une caste de professionnels dirigeants.

De plus les organisations de masses ont à supporter une contradiction majeure, car elles laissent supposer un niveau de conscience identique chez tous. En fait, pour une minorité, s'organiser c'est se placer en dehors des courants contradictoires de l'évolution des masses. Identifier l'organisation minoritaire à une classe est la plus grande imposture, le mythe le plus profondément enraciné de l'histoire du socialisme.

Nous rejetons formellement aussi bien les pseudo-organisations de masses paralysées par leurs appa-

reils de direction, que les spéculations impuissantes de l'« élite » déterministe.

C'est au terme de ces longues luttes que se précisent et se délimitent les vrais bastions de l'autorité et de l'exploitation. C'est au niveau des échecs autant que des victoires que les idées pénètrent et prennent vie. Il est donc nécessaire que la minorité soit dans la masse et non en dehors. Qu'elle trouve la plus juste limite à son rôle dirigeant, dans le cadre des organisations où les masses se trouvent vraiment.

Cette action ne devient plus alors possible que si le révolutionnaire s'appuie sur une organisation dont le programme, la stratégie sont puissamment conçus, la tactique n'étant que circonstancielle.

CLASSIQUES DE L'ANARCHISME

L'idole « Patrie » et ses conséquences

C'est au nom de ce patriotisme étroit, abrutissant, fanatique, que l'on justifie l'exploitation patronale, la tyrannie gouvernementale, c'est au nom de la patrie, c'est dans son intérêt que l'on persuade aux prolétaires de se maintenir dans l'esclavage sous la domination capitaliste.

C'est le mensonge le plus flagrant, car les sacrifices exigés des travailleurs sont justement utilisés contre eux-mêmes. En conservant l'idée de patrie par leur ignorance, ils collaborent à l'armée, au militarisme, dont le but unique a toujours été la défense du capital.

La propriété ne pourrait subsister si elle ne s'appuyait sur l'autorité sous ses diverses formes militaires, religieuse, étatique. La question militaire est donc avant tout économique et nous voyons que les producteurs font preuve de la plus grande aberration en adhérant au patriotisme, participant ainsi au maintien de l'armée et, par conséquent, de la propriété individuelle. Ils ignorent sans doute que celle-ci n'est qu'une forme de parasitisme usurpateur et que la fortune des possédants n'a pu être créée et main-

tenue qu'au détriment des faibles, des déshérités !

Il est bon de faire remarquer le caractère exclusivement anarchiste de l'antipatriotisme. Pour combattre la patrie il faut être ennemi de l'autorité de l'Etat. Il est utile de faire cette constatation, puisque certains socialistes-révolutionnaires se proclament, à leur tour, antipatriotes. Tous les collectivistes sont partisans d'une forme gouvernementale, imposant la production à l'individu et le rétribuant à l'aide du bon travail. Or, tout gouvernement pour être effectif a besoin de s'appuyer sur une force militaire ou policière qui lui permet de faire respecter ses lois et ses règlements.

En régime socialiste autoritaire il y aura des milices chargées de fusiller les mécontents, les insoumis et les anarchistes également, bien entendu !

L'antimilitarisme des socialistes n'est donc pas, et ne peut pas être, intégral. Seuls les anarchistes contempteurs de l'autorité peuvent combattre logiquement le militarisme qui est sa forme essentielle; seuls ils peuvent repousser le dogme de la patrie et briser

ainsi les cadres de toutes les collectivités oppressives de l'individualité humaine.

Les collectivistes révolutionnaires ou parlementaires se chargent eux-mêmes d'appuyer par leurs actes les critiques que nous leur adressons.

Et la bourgeoisie capitaliste est armée supérieurement pour effectuer ce travail. Par son instruction « laïque et obligatoire » par son enseignement scolaire, par son éducation historique bourrée d'anecdotes guerrières, de récits, de combats, d'apologies de généraux fameux et de tureries non moins célèbres, inculquées autoritairement à l'enfant.

Elle utilise aussi ces sentiments si naturels chez l'enfant comme chez l'adulte : amour de son pays, amour de sa mère, de sa famille. Ces sentiments elle s'en empare, elle les capte, elle les canalise vers un but exécrable. Elle les détourne de leur réalisation humaine pour en faire des instruments d'une exaltation chauvine et haineuse.

Puis c'est la caserne, c'est la gendarmerie de l'intérieur, c'est l'obligation pour les prolétaires de

réprimer les troubles, d'intervenir dans les grèves, de servir contre les émeutiers, les perturbateurs de l'ordre et même de remplacer les ouvriers grévistes dans le travail abandonné.

Mais ce que nous reprochons surtout à l'armée, nous autres anarchistes, c'est son caractère de broyerie d'individus. Ce que nous lui reprochons c'est d'être l'école de l'obéissance, de la lâcheté, de la résignation. L'étiollement physique, la perte de force des individus, la dégénérescence de la race, l'accroissement de la misère, l'augmentation de l'abrutissement, la perte de l'intelligence, du goût au travail et de l'instinct social. La disparition de l'affection, de la bonté innée et leur remplacement par l'hypocrisie, la brutalité, la grossièreté; voilà quelques-uns des bienfaits de la caserne.

Mais un joli côté de l'armée, c'est encore son rôle officiel, c'est-à-dire la guerre. Il faut dire que depuis quelques années mus peut-être par une crainte salubre, les gouvernements semblent avoir clôturé l'ère des guerres européennes. Ils se sont du reste copieusement rattrapés dans les expéditions co-

loniales : Madagascar, Tonkin, Chine, Maroc, etc. (1) (c'était moins dangereux et plus fructueux).

Je ne m'arrêterais pas à faire la description des horreurs de la guerre, cela fut fait bien souvent et devient trop banal. Je me bornerai à dire simplement en passant que la guerre ou l'expédition coloniale a pour motif l'intérêt capitaliste.

Ainsi c'est au nom d'une patrie mensongère et irréaliste que l'on maintient l'armée. Le rôle véritable de celle-ci c'est de nous opprimer, de nous fusiller et de sanctionner notre exploitation.

Les anarchistes trouvent en elle la force objective s'opposant à leurs tentatives révolutionnaires. Aussi notre attitude est-elle nettement adverse de toutes les armées, sauvegardes du capital, de toutes les casernes, pourvoyeuses électorales, sociales et patronales.

ANDRE LORULOT

(1) Rappelons que ce morceau, d'une curieuse actualité, est extrait d'une brochure écrite en 1907 et condamnée par la cours d'Assises du Nord.

1er
Première des souve
vent mal
Chicago, les mass
peaux n
flottent s
déferle s
sa foi en
ces Prem
forgé un
qui const
Mouvement
Premier-N
autre Pre
tre sa si
Premier
tant ou l
munique
attentifs,
cours de
nouveau